

ACTE II, SCÈNE IX.

VAN-BRUCK, RENTIER,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,



par MM. N. Fournier et de Comberousse,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE DU GYMNASE-DRAMATIQUE, LE 31 JUILLET 1841.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
VAN-BRUCK, rentier.	M. Romainville.	LUCIEN, jeune peintre.	M. Rhozevil.
LE DUC FRÉDÉRIC DE SALVIGNY.	M. Amy.	ZÉPHYRIN, maître de ballets. . .	M. Landrol.
EMMA, sa femme.	Mlle O. Desprez.	PASCAL, domestique du duc. . .	M. Monval.
FRANCIS DE LABRIÈRE, ami du duc.	M. Rébard.	ANNETTE, femme de chambre. .	Mlle Habeneck.
		MADAME FISCHER, maîtresse d'hôtel garni.	Mme Uzannaz.

La scène est à Bruxelles. Chez le duc, au premier acte ; chez Van-Bruck, au deuxième acte.

ACTE PREMIER.

Un salon. A droite, une porte conduisant à la salle à manger. A gauche, une porte conduisant dans l'appartement de la Duchesse. Au fond, porte d'entrée, et de chaque côté de celle-ci une petite porte.

SCÈNE PREMIÈRE.

PASCAL, *puis* ANNETTE.

Au lever du rideau, on entend à droite des éclats de rire.

PASCAL, *entrant par le fond.*

Il paraît que monsieur le duc est encore à déjeuner... J'aurai le temps de dire un mot à mademoiselle Annette... (*Allant à gauche.*) Pst!... pst... mademoiselle Annette!

ANNETTE, *entrant avec précaution par la porte de gauche.*

Il n'y a personne?

PASCAL.

Non; tous les valets de pied sont occupés par là... et bien occupés, je vous en réponds.

ANNETTE.

Et madame la duchesse est dans son appartement.

Les positions des acteurs en scène sont prises en commençant par la droite du public.

PASCAL.

Ainsi n'ayez pas peur... venez.

ANNETTE.

C'est qu'il ne faudrait pas qu'on se doutât de notre intelligence : toi, homme de confiance, espèce de majordome de monsieur le duc ; moi, femme de chambre favorite de madame la duchesse, nous avons pour envieux tous les domestiques de l'hôtel, et si l'on supposait que nos intérêts sont les mêmes...

PASCAL.

Bah ! nous y avons mis bon ordre... nous sommes toujours à nous quereller.

ANNETTE.

En apparence.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Oui, nos projets de mariage
Se cachent sous ces grands éclats ;
Et pour jouer au mieux mon personnage
Sur tes défauts je ne t'épargne pas.
Oui, ma franchise est peut-être un peu rude,
Mais je me dis : cela vaut mieux ainsi :
Lorsque Pascal deviendra mon mari,
Il en aura pris l'habitude.

En attendant, j'ai bien envie de te quereller sérieusement. Tu ne m'avais pas prévenue de ton petit voyage d'hier au soir.

PASCAL.

On m'a fait partir si vite !... mais je suis revenu de même ; il n'y a que toi qui saches l'heure véritable de mon retour à Bruxelles... Pour monsieur le duc, je ne suis arrivé que depuis un moment ; pour les autres, je ne suis pas parti du tout... Ce voyage là était un secret... j'allais te conter ça cette nuit par la croisée, lorsque le bruit que j'ai entendu... (*On entend des éclats de rire à droite.*) Ah ! mon Dieu !... quelle gaieté !

ANNETTE *.

Quels sont donc les convives ?

PASCAL.

Toujours les mêmes... D'abord monsieur Francis de Labrière, ce dandy, comme ils disent en Angleterre, ce beau, comme ils disent en France, quoique je ne le trouve pas beau du tout. Je suis sûr que dans ce moment-ci il s'amuse, comme à l'ordinaire, aux dépens de cette honnête tête grise...

ANNETTE.

Monsieur Van-Bruck...

PASCAL.

Quelle idée aussi, avec son costume de l'autre siècle, et ses manières de marchand hollandais, de venir s'asseoir à une table de grands seigneurs, et pour ne boire que de l'eau encore !

ANNETTE.

Il est si bizarre ! Mais si tu m'en crois, ne disons pas de mal de cet homme là... ça pourrait nous porter malheur.

PASCAL.

Il est de fait qu'il inquiète tout le monde, jusqu'à monsieur Francis de Labrière, qui m'a promis une récompense si je parvenais à découvrir ce qu'il est, d'où il vient, ce qu'il veut... Mais j'ai eu beau faire, je n'ai découvert que ce que tout le monde sait ; c'est qu'il se dit rentier, c'est qu'il a été anciennement à Java, où il n'a pas fait de trop bonnes affaires, à ce qu'il paraît, puisqu'il loge maintenant au cinquième à l'hôtel de Brabant... C'est qu'enfin il a sauvé la vie à monsieur le duc... et encore je ne connais pas les détails...

ANNETTE.

Du moins il l'a préservé d'un grand danger... à ce que madame m'a dit. Il y a huit jours, monsieur de Salvigny était allé à cheval à quelques lieues d'ici, à Soignies *, pour visiter ce domaine, cette partie de bois qu'il ne serait pas, dit-on, éloigné de vendre... Au détour d'une allée, un tronc d'arbre brisé effraya son cheval qui s'emporta... monsieur le duc allait être désarçonné, blessé, tué peut-être, quand tout-à-coup un homme sortit d'un massif, s'élança à la bride du cheval, et l'arrêta... cet homme qu'on reconnut alors pour l'avoir vu rôder depuis quelque temps dans les environs, était monsieur Van-Bruck. Pourquoi se trouvait-il là ? Il y a des gens qui supposent que c'est l'agent de quelque créancier qui venait s'assurer de l'état des bois... Tu sais qu'ils sont fort endommagés. N'importe, après un tel service, monsieur le duc l'a ramené à Bruxelles et lui a ouvert son hôtel.

PASCAL.

Cependant un homme qu'on trouve dans les bois !... Et toi, de ton côté, as-tu fait quelques remarques ?

ANNETTE.

J'ai remarqué qu'en peu de jours il a pris ici une influence... et, chose étrange, avant cet événement madame l'avait déjà vu plusieurs fois, et maintenant encore, lorsqu'il la rencontre par hasard, il la regarde avec des yeux !... Du reste, ça m'a l'air d'un assez brave homme, très-actif, très-gai, très-jovial... Cependant il y a dans ses plaisanteries quelque chose que je ne peux pas définir... On dirait qu'il parle pour faire parler les autres... Quelquefois aussi on croirait qu'il prend plaisir à vous annoncer une mauvaise nouvelle... Il ne vous quitte pas des yeux, et il lit dans votre pensée plus couramment que moi dans un livre ; toujours aux aguets, toujours furetant... au point que ça intimide...

PASCAL.

Il sait tout, il devine tout ; il prédit même dans l'occasion.

ANNETTE.

Attends donc, je me rappelle... il a passé à côté de moi sans me voir, il y a de ça cinq ou six jours, et il marmotait entre ses dents : Au mois de septembre, ruine, désastre, grand désespoir, absolument comme un almanach, un véritable Mathieu Lansberg, et l'autre soir encore, il m'a prédit...

* Annette, Pascal.

* Prononcez *Soignes*.

PASCAL.

Quoi donc?

ANNETTE.

AIR : *Ah ! si madame le savait !*

Je dois, dit-il, prendre pour mon mari
Un homme assez sujet au blâme,
Aimant le vin plus que sa femme,
C'est Mathieu Lansberg, j'en frémi.

PASCAL.

Eh! mais... il m'a prédit aussi
Que, rassuré sur l'honneur de ma couche,
Je deviendrais l'époux... et j'en suis fier!
De la vertu la plus farouche!...

ANNETTE, *à part.*

Ah! ce n'est pas Mathieu Lansberg,
Ce n'est pas un Mathieu Lansberg.

PASCAL.

Tâchons d'abord de gagner à nous deux la récompense promise... Surveillons le personnage chacun de notre côté... Tu te chargeras des paroles, des gestes et des manières; moi j'épierai ses démarches, et avec nos perspicacités réunies nous finirons bien... Quelqu'un vient... prenons garde, c'est lui!

SCÈNE II.

LES MÊMES, VAN-BRUCK.

VAN-BRUCK, *entrant en jetant sa serviette.*

Ouf! quelle chaleur!... On a beau ne boire que de l'eau...

PASCAL, *feignant d'être en colère.*

Eh! mademoiselle Annette, mêlez-vous de vos affaires... ai-je des comptes à vous rendre?... Je vous trouve bien indiscrète!

ANNETTE, *de même.*

Et moi, je vous trouve bien impertinent...

VAN-BRUCK.

Eh bien! eh bien! qu'est-ce que c'est?... on se querelle ici!... et chaudement encore!... Toujours la même chose du matin au soir... on dirait même qu'ils cherchent les occasions... Non, je n'ai jamais vu deux personnes vivre à côté l'une de l'autre en si mauvaise intelligence... C'est vraiment une cruauté que de vous forcer... (*A Annette.*) Voulez-vous que j'essaie d'arranger ça?... Voulez-vous que je m'emploie pour lui faire donner son congé?

PASCAL.

Comment? comment? lorsque c'est mademoiselle dont l'indiscrétion...

VAN BRUCK, *à Annette.*

Ah! vous avez tort, mon enfant; c'est mal, c'est bien mal de chercher à dérober les secrets de ce pauvre homme, qui mérite si bien toute la confiance de monsieur de Salvigny!... Oh! la curiosité des femmes!... (*A Pascal, à demi-voix.*) Je suis sûr qu'elle vous demandait les détails de votre petit voyage à Anvers...

PASCAL.

Quoi! monsieur est instruit...

* Annette, Van-Bruck, Pascal.

VAN-BRUCK.

Je vous demande un peu! qu'a-t-elle besoin de savoir que votre maître vous a envoyé cette nuit en poste chez son ancien homme d'affaires, pour emprunter cinquante mille francs?

PASCAL.

Comment! vous savez...

VAN-BRUCK.

Et surtout qu'on vous a répondu par un refus.

PASCAL.

Oh! par exemple!

VAN-BRUCK.

Il ne faut jamais ébruiter l'état des affaires d'une maison; pas plus que vous, ma toute belle, vous n'iriez, n'est-ce pas, conter à madame qu'après dix-huit mois de mariage, monsieur s'est un peu dérangé; qu'il a fréquenté les coulisses de notre opéra; qu'il a joué, perdu, emprunté...

ANNETTE.

Oh! jamais!

VAN-BRUCK.

On garde ça pour soi... C'est comme la nouvelle hypothèque qu'il a consentie hier au soir sur cette propriété de sa femme, sur cette forêt de Soignies, pour couvrir des dépenses déjà faites.

ANNETTE.

Quoi! vraiment?

VAN-BRUCK.

Elle le saura toujours assez tôt, n'est-ce pas? (*A part.*) Elle le saura dans une demi-heure.

ANNETTE, *à part.*

Quel homme!

Elle remonte la scène.

VAN-BRUCK.

A propos, monsieur Pascal, je suis venu tout exprès pour vous demander un petit service.

PASCAL.

A vos ordres, monsieur... Monsieur...

VAN-BRUCK.

Van-Bruck, rentier. Le concierge vous a remis tout-à-l'heure une lettre adressée à monsieur le duc.

PASCAL.

En effet.

VAN-BRUCK.

Cette lettre doit être de monsieur Philippe Claës, le fermier de Vilvorde.

PASCAL.

Mais... je ne sais pas.

VAN-BRUCK.

Moi je le sais.

PASCAL.

Ah!

VAN-BRUCK.

Tout-à-l'heure vous la porterez à votre maître.

PASCAL.

Eh! mais sans doute.

VAN-BRUCK.

Il la déchirera.

PASCAL.

Comment?

VAN-BRUCK.

Il la déchirera. (*A part.*) C'est toujours comme

ça qu'il expédie les affaires. (*Haut.*) Et il ne vous donnera pas de réponse... Mais moi j'en ai préparé une, et à défaut de la sienne, vous reporterez celle-ci.

PASCAL.

A monsieur Philippe Claës?

VAN-BRUCK.

A lui-même; il doit l'attendre chez le concierge.

PASCAL.

Comment? il écrit à monsieur le duc, et je lui porterai une réponse de vous?

VAN-BRUCK.

La voici.

PASCAL.

En vérité, monsieur, je voudrais pouvoir vous obéir, mais...

VAN-BRUCK.

Vous refusez?

PASCAL.

Mon devoir... je n'oserais... excusez-moi...

VAN-BRUCK.

Bien, très-bien!... voilà un digne serviteur... c'est bien là ce que je lis dans mes notes...

PASCAL.

Des notes?

VAN-BRUCK.

Oui; j'en prends quelquefois. (*Lisant dans un portefeuille qu'il a tiré de sa poche.*) « Pascal, » homme de confiance, véritable intendant de » l'ancienne roche, si soigneux, si zélé pour les » intérêts de son maître, qu'il les confond quel- » quefois, avec les siens...

PASCAL.

Hein?

VAN-BRUCK.

» Il y a entre autres un petit acte, déposé » chez le notaire de Malines, par lequel il est sti- » pulé que sur la dernière vente de bois, une » somme de quinze mille francs... »

PASCAL, *avec empressement.*

Après tout, monsieur, si vous le désirez absolument... vous êtes un ami de monsieur le duc, et je me chargerai de votre réponse.

VAN-BRUCK.

A la bonne heure.

Il lui donne la lettre.

PASCAL, *à part.*

Où diable a-t-il su...?

Pendant ce dialogue, Annette s'est esquivée tout doucement et a traversé le théâtre; elle est sur le point d'entrer chez la Duchesse.

VAN-BRUCK.

A nous deux, ma petite .. (*Il ouvre la porte de gauche.*) Dites donc, pour une femme de chambre soigneuse, voilà une négligence qui n'est guère pardonnable... comment, ce chevalet, cette toile ne sont pas mieux rangés *! Songez donc que madame la duchesse se fait peindre en secret, et qu'elle veut ménager une surprise à son mari.

ANNETTE.

Une surprise? en effet!

VAN-BRUCK.

Le jour de sa fête ou de sa naissance... on suspendra le portrait dans sa superbe galerie de tableaux.

ANNETTE.

Quant à cela, j'ignore...

VAN-BRUCK.

Comment appelez-vous le peintre?... n'est-ce pas un Français, un pauvre sire, une espèce de rapin?

ANNETTE.

Pas du tout, monsieur; c'est un jeune homme très-bien, très comme il faut, et qui a beaucoup de talent, monsieur Lucien Vernon.

VAN-BRUCK, *à part.*

C'est donc bien lui que j'ai cru reconnaître... (*Haut.*) Il y a si long-temps qu'il travaille à ce portrait... il est vrai que la duchesse a été un peu souffrante... va-t-elle mieux aujourd'hui? Est-elle disposée à reprendre les séances?

ANNETTE.

Mais je ne sais...

VAN-BRUCK.

Vous devez le savoir, puisque c'est vous qui introduisez mystérieusement le jeune artiste par une petite porte, à l'heure où monsieur le duc a coutume de s'absenter... il frappe trois petits coups et alors...

ANNETTE.

Encore une fois... je ne puis vous dire...

VAN-BRUCK.

De la discrétion! bien! bien! Au fait, ça ne me regarde pas... je m'en vais...

Il remonte la scène.

ANNETTE et PASCAL, *à part.*

Ah!

VAN-BRUCK, *s'arrêtant, puis redescendant la scène.*

Seulement j'ai peur que vous ne vous querelliez encore quand je serai parti... Allons! un petit rapprochement... mon Dieu! ça ne devrait pourtant pas vous coûter beaucoup, si j'en juge par ce qui s'est passé entre vous cette nuit.

ANNETTE.

Hein?

PASCAL.

Cette nuit?

VAN-BRUCK.

Une fenêtre à trois pieds de terre, c'est assez commode pour la conversation, et...

ANNETTE.

Mon Dieu! monsieur, il n'y a pas grand mys-

* Pascal, Van-Bruck, Annette.

tère à vous apprendre que madame la duchesse doit recevoir le jeune peintre aujourd'hui, à midi.

VAN-BRUCK.

Aujourd'hui, à midi... merci, mon enfant; je ne vous en demande pas davantage. (*Remontant et regardant dans le salon à droite.*) Ah! ah! ils se sont levés de table... ils se sont mis à jouer... Monsieur Francis de Labrière en face de monsieur de Salvigny... Je retourna à mon poste. (*A Pascal et à Annette.*) Vous voyez, il ne s'agit que de s'entendre... je suis le meilleur homme du monde.

AIR : *Le fleuve de la vie.*

A présent qu'on peut me connaître,
Chacun de vous m'est-il vraiment
Aussi dévoué qu'à son maître?

PASCAL, *saluant.*

Comment donc?

ANNETTE.

Oui, certainement.

VAN-BRUCK, *à part.*

Voyez l'admirable ressource!
J'ai su par un calcul heureux
Délier leur langue à tous deux
Sans délier ma bourse.

Il sort.

SCÈNE III.

PASCAL, ANNETTE.

PASCAL.

Eh bien! dites donc, mamselle Annette, nous qui voulions découvrir ses secrets!

ANNETTE.

Il n'a pas manqué un des nôtres.

PASCAL.

J'ai ses notes sur le cœur, et s'il y avait moyen de le faire mettre à la porte... Il faut nous liguer contre lui. (*Regardant à droite.*) Mais voilà monsieur le duc qui vient de ce côté avec monsieur de Labrière... Il ne faut pas qu'on nous voie ensemble... va-t'en.

Annette sort ; Pascal se retire au fond du théâtre.

SCÈNE IV.

LE DUC, FRANCIS, PASCAL, *au fond.*

FRANCIS *entrant le premier.*

Par ma foi, mon cher Frédéric, ja quitte le jeu... je n'y peux plus tenir... ton monsieur Van-Bruck est un être insupportable!... se camper obstinément derrière ma chaise et me donner des conseils, à moi, le plus beau joueur de tous nos cercles élégans!... J'avais beau lui demander : Pariez-vous? êtes-vous au jeu? il faisait la sourde oreille, le vieux ladre!

LE DUC.

Calme-toi, mon cher Francis.

FRANCIS.

Un homme de rien, sorti on ne sait d'où.

LE DUC.

Il est sorti de l'Ile de Java.

FRANCIS.

Eh! mon cher ami, on ne reçoit pas ça chez soi, ou bien alors c'est pour s'en amuser... Mais pas du tout; on dirait que c'est lui qui s'amuse... Tu as entendu comme on riait tout-à-l'heure... Eh bien! c'était de moi.

LE DUC.

Il faut lui pardonner quelques bizarreries... il s'y mêle parfois des réflexions d'une portée... Ah! ce n'est pas un homme ordinaire... et puis, le service qu'il m'a rendu...

FRANCIS.

Bon : parce qu'il t'a épargné una chute de cheval?... Mais, mon Dieu, je sais ce que c'est qu'une chute de cheval; tous les grands écuyers commencent par là... Est-ce une raison da contrôler comme il le fait notre goût pour l'équitation? comme si l'institution européenne du Jokey-club n'était pas le point de ralliement de la nouvelle aristocratie... Nous autres Belges, nous aimons assez la contrefaçon. Chez nous, comma à Paris, comme à Londres, la nouvelle noblesse est aujourd'hui dans les haras... en général, le cavalier est pur sang comme sa monture; par exemple, la maison de Labrière, la mienne, est une des plus anciennes des Flandres.

AIR du *Vaudeville de la Somnambule.*

Ma race est noble et si quelqu'un l'oublie
J'en puis fournir les preuves, Dieu merci!
Mais notre généalogie
Est un peu négligée ici.
Hélas! à l'époque où nous sommes
On fait beaucoup moins de travaux
Pour établir celle des hommes
Que pour fixer celle de leurs chevaux.

PASCAL, *s'avançant vers le Duc*.*

Monsieur le duc me permettra-t-il...?

LE DUC, *le prenant à part.*

Ah! te voila revenu d'Anvers! tu as vu l'homme d'affaires?... Tu vas porter l'argent chez le joaillier de la place Royale.

PASCAL.

De l'argent! je n'en ai pas.

LE DUC.

Comment! Mais alors qu'est-ce que l'on t'a dit?

PASCAL.

On m'a dit en propres termes que l'on ne pouvait plus prêter un sou à monsieur le duc sans la garantie dont ou lui a parlé l'autre jour.

LE DUC, *à part.*

L'insolent!

* Pascal, le Duc, Francis.

PASCAL.

A présent, voici une lettre que le concierge m'a remise. (*A part.*) Nous allons voir...

LE DUC, *l'ouvrant.*

Ah! Francis!... c'est encore de ce Philippe Claës, le fermier de Vilvorde.

PASCAL, *à part.*

C'est déjà cela!

FRANCIS.

Est-ce que le drôle continue à te persécuter?

LE DUC.

Eh! oui! pour ces avances qu'il m'a faites... il veut absolument être remboursé.

FRANCIS.

Ces gens-là sont étonnans!

LE DUC, *après avoir lu.*

Me poursuivre!... me déposséder! ah! il le prend sur ce ton!... voilà le cas que je fais de ses menaces.

Il déchire la lettre.

PASCAL, *à part.*

C'est encore cela! (*Haut.*) Il n'y a pas d'autre réponse?

LE DUC.

Pas d'autre *.

PASCAL, *à part.*

C'est toujours cela... de point en point... et la vraie réponse est dans ma poche... celui qui l'a écrite est décidément sorcier. (*S'approchant de Francis.*) Dites donc, monsieur de Labrière, vous m'avez demandé des renseignemens au sujet de monsieur Van-Bruck...

FRANCIS.

Eh bien?

PASCAL.

Eh bien! avant d'en laisser prendre sur son compte, il prendra plutôt des notes sur le vôtre.

FRANCIS.

Hein? sur moi? ah! je voudrais bien voir... (*A part.*) Ce diable d'homme me déplaît singulièrement, et si je pouvais...

SCÈNE V.

LE DUC, FRANCIS.

FRANCIS, *au Duc qui est allé s'asseoir à gauche.* Eh bien! qu'as-tu donc?...

LE DUC, *se levant.*

Ah! mon ami, tu me vois indigné!

FRANCIS.

Est-ce que les menaces de ce fermier...

LE DUC.

Bon! je n'y songeais plus... mais la conduite de mon ancien homme d'affaires!... je comptais aujourd'hui sur cinquante mille francs pour payer ce riche cadeau que tu as porté l'autre soir de ma part chez Antonie.

FRANCIS.

Eh bien! il te les refuse?

* Pascal, Francis, le Duc.

LE DUC.

Il demandait une garantie... Soignies et Vilvorde étaient déjà engagés... Je lui ai offert le château de Vardamme; eh bien! il ne se fie pas à ma signature! il exige celle de ma femme!

FRANCIS.

En effet, ce domaine...

LE DUC.

Appartient à la duchesse comme tous les autres, puisque mon pauvre père ne m'a laissé que le majorat attaché à son titre.

FRANCIS.

Quel dommage! cette terre de Salvigny était si magnifique, dit-on!

LE DUC.

Il y a vingt ans qu'elle est sortie de notre famille... mon père et mon oncle la possédaient ensemble; mon père fut d'abord ruiné au jeu. Il se passa alors un fait inouï, un fait odieux!

FRANCIS.

Quoi donc?...

LE DUC.

Il vaut mieux le taire, pour l'honneur de notre famille. Pauvre père!... dépouillé en un jour, en un instant!... Son frère, qui partageait la même passion... son frère!...

FRANCIS.

Eh bien?...

LE DUC.

En fut victime à son tour... Les domaines de Salvigny passèrent alors dans des mains étrangères. Ils appartiennent, je crois, à une famille anglaise qui n'habite plus sur le continent. Après ce coup les deux frères survécurent peu de temps à leur malheur; l'un, mon père, mourut à Bruxelles; l'autre s'était réfugié en Hollande, d'où sa mort nous fut annoncée... J'étais bien jeune alors, et l'avenir ne m'effrayait pas... De tout temps d'ailleurs j'ai eu confiance en mon étoile... avais-je tort?... Il y a deux ans, je vois une jeune personne charmante, mademoiselle Emme de Vardame, j'en deviens éperdûment amoureux... à mon tour j'ai le bonheur de lui plaire... mes goûts alors semblaient répondre aux siens... Je croyais vivre toujours heureux près d'elle, dans la solitude du château de Vardamme... A la beauté, à la grâce, à l'esprit, elle réunissait une fortune immense... il semblait que le ciel voulût par un seul don me dédommager de tout ce que j'avais perdu!... Emma devint duchesse, et moi, je devins millionnaire!

FRANCIS.

C'était ta vocation!... quel grand seigneur sut jamais mieux manier l'argent?...

LE DUC.

Sans le compter...

FRANCIS.

Parbleu! on comptera pour toi!... En attendant fais-toi honneur de ta fortune! comme tu la dispenses largement! comme tu sais la mettre à la portée de tout le monde!... Tes hôtels, tes bois, tes équipages, tes vins exquis... Oh! nous savons

apprécier tout cela... sans parler des arts que tu protéges... comme moi... comme tous les grands seigneurs... c'est d'instinct... cela tient de race... Nous autres gentilshommes nous protégeons tous les beaux-arts, l'équitation, la peinture, la danse... Hein? la danse française?...

LE DUC.

Plus bas!

FRANCIS.

Quand je pense que j'étais sur les rangs pour plaire à la belle Antonia, la plus jolie danseuse qui ait jamais passé la frontière de France, et tu l'as emporté sur moi, — moi le premier des beaux. Il n'y a pas un lion belge qui puisse me le disputer.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, PASCAL.

PASCAL, *au fond.*

Attendez, je ne sais si monsieur le duc est visible...

LE DUC.

Qu'est-ce donc?

PASCAL.

C'est un monsieur qui a une belle tournure et qui marche sur la pointe du pied... un maître de ballets... il prétend que monsieur le duc le connaît bien.

LE DUC.

Son nom?

PASCAL.

Zéphyrin.

LE DUC.

Zéphyrin!

FRANCIS.

Mon ancien maître de danse.

LE DUC.

L'oncle d'Antonia ici! Que me veut-il?

PASCAL.

Il vient, dit-il, pour une affaire pressée.

FRANCIS.

Oh! tu peux le recevoir! la plus honnête créature... incapable de soupçonner... Depuis six mois il ne voit en nous que des amateurs désintéressés des beaux-arts... j'en suis même choqué... me prendre pour un homme sans conséquence!...

LE DUC, *à Pascal.*

Fais-le entrer.

SCÈNE VII.

FRANCIS, ZÉPHYRIN, LE DUC.

ZÉPHYRIN, *entrant lestement.*

Monsieur le duc, votre humble serviteur...

Il prend ses temps pour saluer.

FRANCIS.

Une! deux! trois!... (*Zéphyrin en reculant donne un coup de pied à Francis.*) Prenez donc garde.

ZÉPHYRIN, *se retournant.*

Pardon, c'est dans les règles... Eh! mais, c'est monsieur... monsieur...

FRANCIS, *se frottant la jambe.*

Francis de Labrière, s'il vous plaît, votre ancien élève. Est-ce encore une leçon?

ZÉPHYRIN.

Vous m'excuserez... j'ai la vue si basse... cela m'a fait un tort!... on s'est servi de ce prétexte-là pour me réformer, il y a quatre ans, à l'Opéra de Paris, où j'étais coryphée, parce que dans le feu de mon essor je voltigeais à droite, à gauche, comme une abeille, sans faire attention à mon entourage. Une fois j'ai crevé d'un coup de pied le trône de l'empereur Sigismond. Une autre fois il m'est arrivé d'accrocher la gloire de Jupiter...

FRANCIS.

De sorte que vous avez pris votre retraite.

ZÉPHYRIN.

Et je suis devenu chorégraphe... je travaille de tête... pour les jambes des autres... je m'applique surtout à l'éducation de ma nièce. Quels ronds de jambes, messieurs!... quels développemens!... quel moelleux!... quels sourires!... et quelles pointes!... Voilà de la haute école! école bien appréciée, j'ose le dire, dans toute l'Europe, excepté à Bruxelles.

LE DUC.

Comment?

ZÉPHYRIN.

Vous n'êtes donc pas encore instruit de la catastrophe? J'ai rompu notre engagement.

LE DUC.

Est-il possible!

ZÉPHYRIN.

C'est ce qui m'amène!... Vous savez qu'hier au soir j'ai donné un nouveau ballet de ma composition, un sujet mythologique, *les Compagnons d'Ulysse*, personnages très-célèbres...

FRANCIS.

Dans les *Métamorphoses**... Oh! ce n'étaient pas des lions!

ZÉPHYRIN.

Non, puisque c'étaient des... L'idée est originale! j'avais monté cela avec un soin, une exactitude, une vérité d'imitation... Il n'y a que moi pour ces détails-là. Enfin je m'étais rapproché de la nature à un tel point que le public a pris la métamorphose au sérieux... et au lieu d'applaudir, ne s'est-il pas mis à chasser la troupe! Je tiens bon, je reviens à la charge, je pousse de nouveau tout mon monde sur la scène... Oh! alors ce fut bien autre chose!... on se fâche, on fait un bruit!...

AIR : *Qu'il est flatteur d'épouser celle...*

Dieu! quel effroyable tapage!
Dans la salle on ne s'entend plus,
C'est le concert le plus sauvage;
On pousse mille cris confus.
Bref, le tintamarre est extrême!
Enfin vous auriez supposé
Que c'était le public lui-même
Qu'on avait métamorphosé.

Nota. On sait que les compagnons d'Ulysse furent métamorphosés en pourceaux par la célèbre magicienne Circé.

LE DUC.

Eh bien?

ZÉPHYRIN.

Eh bien! pour me venger j'offris ma démission, qu'ils eurent l'indignité d'accepter sur-le-champ.

FRANCIS, *à part.*

Je crois bien.

ZÉPHYRIN.

Ils voulaient garder la petite... mais je leur ai dit : Vous ne l'aurez pas... elle me suivra.

LE DUC.

Vous suivre!... Où donc?

ZÉPHYRIN.

Hélas! à Saint-Pétersbourg.

LE DUC.

O ciel!

ZÉPHYRIN.

On m'a fait pour elle des offres magnifiques... on la presse de signer... on veut qu'elle se décide d'ici à deux heures.

LE DUC.

Ah! vous ne partirez pas.

ZÉPHYRIN.

C'est tout ce que je désire; car j'ai réfléchi.

FRANCIS.

Vous?

ZÉPHYRIN.

J'ai été un peu vif... un peu léger... c'est mon défaut... Alors j'ai dit à la petite : Je vais parler à monsieur le duc, c'est le plus ferme soutien de l'art chorégraphique; un mot de lui aux autorités supérieures, une visite à messieurs les commissaires, et...

LE DUC.

Prenez garde, on vient.

ZÉPHYRIN.

Plaît-il?

FRANCIS, *bas, à Zéphyrin.*

Mettez donc plus de mystère dans vos démarches, mon cher.

ZÉPHYRIN.

Du mystère! Comment?

FRANCIS.

Vous entrez sans façon par la grande porte... que diable! on prend des précautions!...

ZÉPHYRIN.

Pourquoi?

FRANCIS.

Quelle tête!

LE DUC, *à part, voyant entrer Van-Bruck.*

L'importun!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, VAN-BRUCK.

VAN-BRUCK.

Par ma foi, mon cher duc, j'ai cru que vos amis n'en finiraient pas... ils jouaient avec une ardeur...

LE DUC.

Et vous?

VAN-BRUCK.

Oh! moi, c'est différent, je ne joue jamais.

FRANCIS.

Et pour cause?

VAN-BRUCK.

Mais je regarde... ça m'amuse et ça m'instruit.

ZÉPHYRIN, *au Duc.*

Pardon, monsieur le duc, c'est qu'il n'y a pas de temps à perdre, et...

VAN-BRUCK.

Eh! c'est monsieur Zéphyrin, l'ancien conducteur des jeux et des ris, le cupidon en retraite, à présent professeur de grâce et de légèreté; génie en action, brave et digne artiste, dont le seul défaut est d'être myope, et de ne pas voir ce qui se passe sous son nez.

ZÉPHYRIN.

Monsieur Van-Bruck! *

FRANCIS.

Vous le connaissez?

ZÉPHYRIN.

Si je le connais!... que trop!... N'est-il pas venu hier au soir dans les coulisses de l'Opéra?

LE DUC.

Lui!

FRANCIS, *à part.*

Ah ça! il se fourre donc partout? (*Haut.*) Comment! dans nos coulisses, réservées de tout temps à l'aristocratie!... lui, monsieur Van-Bruck!

Il le lorgne.

VAN-BRUCK.

Que voulez-vous? monsieur Van-Bruck aime à voir un peu de tout.

Pendant le dialogue suivant, Van-Bruck va s'asseoir à gauche et prend un journal qu'il parcourt.

ZÉPHYRIN.

Et votre conduite avec ma nièce!

LE DUC.

Plaît-il?... Il se serait permis...

FRANCIS.

Comment?... Qu'est-ce que c'est?

ZÉPHYRIN.

Figurez-vous qu'hier au soir, cette pauvre Antonia, au moment d'entrer en scène, a été si fort troublée par quelques paroles de monsieur, qu'elle a manqué ses deux premiers jetés-battus, et que le public l'a chutée; eh! mon Dieu, oui, positivement chutée... Tout mon ballet s'en est ressenti.

LE DUC.

Mais enfin, que lui a-t-il dit?

* Francis, Zéphyrin, Van-Bruck, le Duc.

* Francis, Zéphyrin, le Duc, Van-Bruck.

ZÉPHYRIN.

Il lui a parlé à l'oreille de désastre, de ruine au mois de septembre ; je crois même que votre nom a été prononcé.

LE DUC, *à part*.

Se peut-il ? .. Ah ! c'en est trop ! (*A Zéphyrin.*) Allez retrouver votre nièce, assurez-la de mon zèle. Je verrai les ministres, les commissaires... Dans deux heures, dites-vous, il faut une réponse ; eh bien ! dans deux heures je lui porterai la mienne.

ZÉPHYRIN.

Mille remercîmens ! (*Bas.*) Pardon, monsieur le duc, mais permettez-moi de vous donner un conseil... Prenez garde à ce monsieur Van-Bruck ; personne ne le connaît dans nos coulisses... J'ai idée que c'est lui qui a chuté ma nièce et qui a fait tomber mon ballet... C'est peut-être un agent de la cour de Russie... Qui sait ?... Mais, pardon, je me retire.

AIR de *la Tarentelle*.

Toujours léger, toujours prompt, toujours presto,
De cet hôtel je vole à son boudoir.
Peut-on choisir un messager plus leste
Pour apporter le bonheur ou l'espoir ?

Il prend ses temps pour saluer.

FRANCIS.

Une ! deux ! trois !... (*Zéphyrin le heurte.*) Prenez donc garde !

ZÉPHYRIN.

Envolé !

SCÈNE IX.

LE DUC, FRANCIS, VAN-BRUCK.

LE DUC, *bas*.

Écoute, Francis... pour la retenir aucun sacrifice ne me coûtera. Pendant que je ferai quelques démarches, toi, cours chez nos hommes d'affaires, emprunte à tout prix ; d'ici à deux heures il me faut de l'argent... Si j'échoue d'un côté, je réussirai de l'autre.

FRANCIS, *bas*.

Compte sur moi, et quant à cet indiscret personnage...

LE DUC, *bas*.

Laisse-moi faire.

FRANCIS, *bas*.

Bravo ! (*Haut.*) Mon ami, je vais faire une promenade à cheval.

Il sort.

VAN-BRUCK, *sans se lever*.

Prenez garde aux culbutes.

SCÈNE X.

LE DUC, VAN-BRUCK.

VAN-BRUCK, *parcourant le journal*.

Ah ! ah ! les *Petites Affiches* sont intéressantes aujourd'hui !... Tiens, on parle de vos hypothèques !

LE DUC.

Un mot, s'il vous plaît, monsieur.

VAN-BRUCK, *se levant*.

A votre service... Qu'est-ce qu'il y a ?

LE DUC.

Monsieur Van-Bruck, puisque je ne vous connais pas d'autre nom, vous m'observez sans cesse, vous vous mêlez à toutes mes affaires, à tous mes plaisirs... vous intervenez même dans mes secrets... Je n'aurais pas souffert cette liberté chez un autre ; mais, je l'avoue, il y avait dans vos paroles une sorte d'autorité, et dans vos manières je ne sais quel ascendant qui m'arrêtait toujours au moment d'une explication... d'ailleurs, vous m'avez sauvé d'un grand danger, et ma reconnaissance...

VAN-BRUCK.

Vous ne m'en devez pas... Si je fais le bien par hasard, c'est que j'ai du plaisir à le faire.

LE DUC.

Et s'il vous arrivait de faire le mal ?

VAN-BRUCK.

Ah ! le mal, c'est différent, je ne le ferais jamais que par réflexion.

LE DUC.

Jusqu'ici, monsieur, j'ai respecté le mystère dont vous avez jugé à propos de vous envelopper... Mais enfin cette réserve doit avoir un terme ; vos discours, vos actions, tout m'oblige aujourd'hui de soulever le voile qui vous couvre, et de vous demander positivement qui vous êtes.

VAN-BRUCK.

Qui je suis ?... Van-Bruck, rentier.

LE DUC.

Ah ! cette plaisanterie !...

VAN-BRUCK.

Je suis fâché que ce nom-là ne vous plaise pas ; mais pour l'instant je n'en ai pas d'autre à votre service.

LE DUC.

Je le regrette, monsieur... Quoique vous m'ayez vous-même dégagé de mes obligations envers vous, je me plairai toujours à les reconnaître partout ailleurs que dans cet hôtel.

VAN-BRUCK.

C'est-à-dire, en style de grand seigneur, que vous me chassez ?

LE DUC.

Monsieur...

VAN-BRUCK.

Et pour une danseuse encore !

LE DUC.

Ah ! je vous prie...

VAN-BRUCK.

C'est bien, c'est bien ; vous êtes maître... (*Il va chercher son chapeau sur la table à gauche.*) Je ne tiens qu'à une chose, moi, c'est à vous prouver que je ne plaisante pas. Rien de plus sérieux que le nom et la qualité que je viens de me donner, puisque je n'en prends jamais d'autre dans les actes les plus authentiques... Tenez, voyez plutôt. (*Il présente un acte.*) C'est un fermier qui me cède tous ses droits et actions contre un grand

seigneur... Il y a jugement, saisie, etc., etc... Voyez.

LE DUC.

O ciel! Philippe Claës!

VAN-BRUCK, *lisant.*

« Cède et transporte par ces présentes, à mon- » sieur Van-Bruck, rentier... » C'est bien moi... C'est en toutes lettres... « Van-Bruck, rentier. »

LE DUC, *à part.*

Un pareil titre entre les mains de cet homme!

VAN-BRUCK.

J'ai comme cela quelques autres papiers... A présent je m'en vais.

LE DUC, *l'arrêtant.*

Non, demeurez, je vous en prie... J'aime à croire, monsieur, que vous n'abuserez pas...

VAN-BRUCK.

Moi?... Allons donc! J'use quelquefois, mais je n'abuse jamais.

LE DUC.

D'ailleurs, monsieur mes créanciers seront mille fois couverts.

VAN-BRUCK, *avec intention.*

Parbleu!... je connais votre position... probablement mieux que vous-même... Vous êtes riche, très-riche... mais vous ne comptez pas... et moi, j'ai compté... j'ai là un petit relevé approximatif...

LE DUC.

Pardon, je ne puis m'arrêter.

VAN-BRUCK.

Les voilà bien, dès qu'on veut les éclairer...

LE DUC, *à part.*

Eh! mais, j'y pense... (*Haut.*) Monsieur Van-Bruck, puisque vous connaissez mes ressources, vous avez remarqué cette galerie de tableaux amassée à si grands frais... des Rubens, des Rembrandt, tous nos premiers maîtres... j'ai l'intention de m'en défaire... Ayez la bonté de la visiter en mon absence, et si vous trouvez un acquéreur...

VAN-BRUCK.

Oh! je ne m'y connais guère, et j'ai bien d'autres occupations!... C'est égal... à votre retour, si vous voulez. (*Avec intention.*) Nous causerons peinture.

SCÈNE XI.

LE DUC, VAN-BRUCK, ANNETTE.

ANNETTE.

Madame fait prier monsieur le duc de vouloir bien passer chez elle.

LE DUC.

C'est bien... je vais revenir; faites mes excuses à madame la duchesse.

ANNETTE.

Mais...

VAN-BRUCK.

Puisque monsieur vous dit qu'il va revenir. (*Bas, au Duc.*) Entre nous, dites donc, est-ce qu'il est bien prudent?...

LE DUC.

Que voulez-vous dire?

VAN-BRUCK.

Eh! eh! l'on a des affaires, on néglige sa femme! si le proverbe est vrai et si les absens ont tort, alors il y a quelqu'un qui a toujours raison: c'est celui qui est présent.

LE DUC.

Monsieur Van-Bruck, qu'osez-vous supposer?

VAN-BRUCK.

Mon Dieu, je dis tout ce qui me passe par la tête; ne faites pas attention... Je parle de ce qui a lieu dans les ménages bourgeois... Ce n'est peut-être pas de même chez les grands seigneurs... Quand vous reviendrez nous causerons peinture.

Il remonte la scène.

LE DUC, *à part.*

Ce langage... cette conduite... est-ce un ami? est-ce un ennemi?... en tout cas, il faut de la prudence...

AIR : *Ici nous accourons* (de l'Homœopathie).

Adieu, comptez sur moi;
Vous allez rester, je l'espère.
Et de vous satisfaire
Je prétends m'imposer la loi.

Il sort.

SCÈNE XII.

VAN-BRUCK, ANNETTE.

Continuation de l'air.

ANNETTE.

S'en aller quand on l'attend!

VAN-BRUCK.

Chaque époux en fait autant.
Le vôtre aussi vous fuira,
Mais on s'en consolera,
N'est-ce pas?

ANNETTE.

Comment.

VAN-BRUCK.

Comme hier, pendant son voyage,

ANNETTE.

Hein?

VAN-BRUCK.

En écoutant
Le jockey du troisième étage.

ANNETTE.

(*Parlé.*) O ciel!

Monsieur, comptez sur moi;
Parlez, pour vous que faut-il faire?
Le soin de vous complaire
Sera toujours ma seule loi.

VAN-BRUCK.

On peut compter sur moi;
Quand il le faut je sais me taire;
Dans ce genre d'affaire
Je m'en fais toujours une loi.

Faites-moi parler à votre maîtresse.

ANNETTE.

Tout de suite, monsieur; tout de suite... justement la voici...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, EMMA.

EMMA, *entrant sans voir Van-Bruck.*

Eh bien! Annette?

ANNETTE.

Eh bien! madame, monsieur le duc a dit que c'était bien, et il est sorti.

EMMA.

Est-il possible? (*A part.*) Quoi! me refuser un moment d'entretien!... Ces nouveaux emprunts dont Annette m'a parlé... je suis d'une inquiétude... Qui pourra m'expliquer sa conduite?

VAN-BRUCK, *s'avançant.*

Moi, madame...

EMMA.

Vous! (*A part.*) Encore cet homme!

VAN-BRUCK, *à Annette.*

Ma petite, faites-moi le plaisir d'aller à votre ouvrage.

EMMA.

Mais, monsieur...

ANNETTE, *avec empressement.*

J'y vais, monsieur, j'y vais.

VAN-BRUCK, *à Emma.*

Vous voyez qu'elle est obéissante.

Annette sort.

SCÈNE XIV.

VAN-BRUCK, *donnant un fauteuil à la Duchesse*, EMMA.

VAN-BRUCK.

Madame, je m'appelle Van-Bruck, rentier.

EMMA, *assise.*

Je n'ignore, monsieur, ni votre nom, ni le service important que vous avez rendu à Fréd... à monsieur le duc.

VAN-BRUCK, *debout à côté d'elle.*

Eh bien! madame, vous savez encore peu de chose, car vous ne vous doutez pas de l'amitié que je vous ai vouée.

EMMA.

De l'amitié... pour moi! vous allez un peu vite. Si je ne me trompe, c'est la première fois que vous m'adressez la parole.

VAN-BRUCK.

Est-ce ma faute?... Depuis que je me suis décidé à entrer ici, je désire avoir un entretien avec vous pour vous donner un bon avis, mais c'est une grâce que vous m'avez toujours refusée... nous n'en sommes pas moins d'anciennes connaissances... il y a long-temps que je vous surveille...

EMMA.

Plaît-il?

VAN-BRUCK.

Ou que je veille sur vous, si vous l'aimez mieux... Oui, madame, voilà six mois que j'assiste au découragement d'un pauvre cœur qui n'avait rêvé que joie, confiance, affection constante, et qui se voit enlever une à une ses illusions les plus chères.

EMMA.

Ah! monsieur prétend savoir...

VAN-BRUCK.

Oh! je vous ai vue presque tous les jours depuis votre mariage, au spectacle, à la promenade, d'abord accompagnée de monsieur le duc, puis plus rarement avec lui, puis enfin seule, toujours seule, abandonnée.

EMMA.

Monsieur...

VAN-BRUCK.

J'ai suivi les progrès du mal sur ce joli visage chaque jour plus triste et plus pâle... Je vous voyais pendant des heures entières distraite, préoccupée, ne prenant intérêt à rien de ce qui se passait autour de vous, puis tout-à-coup tressaillant à l'aspect de votre mari; un signe d'amitié répandait sur vos traits le plus doux sourire, un mot d'indifférence les rendait bientôt à leur langueur habituelle.

EMMA, *à part.*

Ah! je ne comprends rien à ce que j'entends... comment a-t-il donc fait cet homme? comment sait-il toute ma vie, toutes mes pensées?...

VAN-BRUCK.

Dites-moi, madame, me suis-je trompé? êtes-vous heureuse?

EMMA.

En vérité, monsieur, je suis fort touchée de ces marques d'intérêt, et vous êtes très-habile à lire au fond des cœurs; mais dorénavant, quand je me trouverai en public, j'aurai soin d'être gaie sans sujet, de tenir la tête bien droite, d'assister avec patience au spectacle le plus maussade, d'animer mes regards, et de mettre un peu de rouge.

VAN-BRUCK.

Vous ne conviendrez de rien, je le savais, car vous êtes une noble et digne femme... un peu susceptible, par exemple, un peu... duchesse, vive, et capable d'un coup de tête.

EMMA.

Ah! vous croyez...

VAN-BRUCK.

J'en ai peur. D'abord, vous avez refusé une foule de partis pour épouser monsieur de Salvigny... Les avis ne vous ont pas manqué... mais vous n'avez écouté personne... Qu'aujourd'hui, devant le monde, vous ne profériez pas une plainte, que vous craigniez de vous poser en victime, c'est très-bien! il y en a assez d'autres qui jouent ce rôle-là... mais en secret, avec des amis... des amis sûrs.

AIR : *Je ne vois pas ces bosquets de lauriers.*

Un cœur tendre parfois ressent
Le besoin d'épancher ses larmes,

Et s'il vous faut un confident
De vos douleurs, de vos alarmes,
Me voilà moi, tout désigné,
Sans danger et sans conséquence,
Témoin discret et résigné,
Et qui vous a même épargné
La moitié de la confidence.

EMMA, *avec entraînement.*

Monsieur... (*Se reprenant et se levant.*) il faut vraiment que vous ayez des raisons bien puissantes pour venir ainsi tourmenter une pauvre femme qui ne demande rien, qui ne veut rien de personne, mais qui est bien libre enfin de penser et de sentir sans être poursuivie par des conjectures sans motif *.

VAN-BRUCK, *avec brusquerie.*

Et non, morbleu! vous n'êtes pas libre de souffrir et de mourir de chagrin comme vous le faites, quand je puis, moi, vous en empêcher.

EMMA.

Comment?

VAN-BRUCK, *de même.*

C'est un bon jeune homme que monsieur le duc, mais trop magnifique, trop facile, trop disposé enfin à répandre, à partager les dons qu'il a reçus de la fortune, et à se ruiner pour des personnes qui ne vous valent pas.

EMMA.

Monsieur...

VAN-BRUCK, *s'animant.*

Il est même tout-à-fait ruiné. Voulez-vous que je vous dise?... Vous avez beau être immensément riche, dès aujourd'hui les biens ne suffisent plus pour répondre des dettes; il lui faut votre signature, il vous la demandera.

EMMA.

Lui!

VAN-BRUCK.

Il vous la demandera, à vos pieds; vous le croirez occupé de son amour: pas du tout, il ne pensera qu'au château de Vardamme!

EMMA.

Arrêtez, monsieur.

VAN-BRUCK.

J'ai fini, madame; mon avis est donné.

EMMA.

Le château de Vardamme!... Monsieur, quelque inconvenante que soit la confidence que vous venez de me faire...

VAN-BRUCK.

Je sais bien que j'aurais pu y mettre un peu plus de préparation.

EMMA.

J'y répondrai, mais un seul mot.

VAN-BRUCK.

Deux si vous voulez, madame; je suis si heureux de vous écouter.

EMMA.

Mon mari est le maître de ma fortune comme de la sienne...

VAN-BRUCK.

C'est-à-dire...

* Emma, Van-Bruck.

EMMA.

Et il continuera d'en disposer comme bon lui semblera.

VAN-BRUCK.

Permettez, permettez. Le Code dit bien que le mari administre les biens de sa femme; mais il n'a pas entendu, ni vous non plus, qu'il les administrât en guise de subvention au personnel de l'Opéra!...

EMMA. *Elle traverse la scène pour rentrer dans son appartement à gauche, elle s'arrête et se retourne.*

Ah! je ne veux pas chercher quel motif a pu vous exciter à perdre monsieur le duc dans mon esprit.

VAN-BRUCK.

Aimez-vous mieux que je m'entende avec de faux amis pour le perdre tout-à-fait?

EMMA.

Assez, monsieur: il n'y aurait ni dignité ni avantage à continuer ce débat; et quant à l'avenir, je vous dispense de semblables avis; ils seraient complètement inutiles.

VAN-BRUCK.

Tant pis, morbleu! Ainsi donc, si votre noble époux osait venir à vous pour vous presser de signer...

EMMA.

J'estime trop monsieur le duc pour ne pas faire aveuglément tout ce qu'il me demandera.

Elle fait la révérence et sort.

SCÈNE XV.

VAN-BRUCK, *seul.*

Bonne petite tête de femme!... Mon impatience m'a emporté et je n'ai pu garder mon sang froid. Il est vrai que le temps me presse!... Oh! il s'agit de bien employer cette journée. Intervenir plus tôt, ce n'était pas possible; il fallait que j'eusse pris toutes mes mesures... Enfin me voilà en règle! mon dernier voyage à Londres m'a réussi, et je n'ai plus qu'une seule démarche à faire. Du côté de la duchesse, je suis content... le trait a porté... elle se débat en vain. On n'aime point à être ruinée, encore moins à être ruinée pour une autre, et je puis compter que le ménage sera bientôt brouillé.... oh! mais affreusement brouillé. C'est un nouveau procédé que j'emploie à l'usage du bonheur et du repos des époux. Dans la vie domestique, comme en morale, comme en toutes choses, les demi-mesures ne mènent à rien, il faut trancher dans le vif. Point d'armistice ni de suspension d'armes... la paix ou la guerre... oui ou non... je ne connais que ça; l'excès du mal amène le bien, et j'en viendrai ce soir à mes fins. On s'étonne que j'aie pu acquérir tant de secrets!... Eh! mon Dieu! quand on a voué sa vie à une seule idée, quand on a concentré ses forces vers un seul but, on devient maître et roi sur la route que l'on s'est tracée... c'est le prisonnier patient qui creuse les murs de son cachot. Pauvre

petite femme! je l'aime, moi, je tiens à la voir heureuse, c'est ma dernière fantaisie... oui, la dernière! on peut bien me la passer. Ah! la résolution qui m'a soutenu pendant de si longues années me suffira-t-elle aujourd'hui pour accomplir ma tâche? et l'expiation que j'ai seul commencée ailleurs, Dieu voudra-t-il m'aider à l'achever ici?

Il s'assied à gauche et reste absorbé dans sa rêverie.

ANNETTE, *en dehors.*

Entrez, monsieur.

VAN-BRUCK.

Quelqu'un!... Ah! ce doit être notre jeune peintre français, monsieur Lucien.

Il se retire au fond du théâtre.

SCÈNE XVI.

LUCIEN, ANNETTE, VAN-BRUCK.

ANNETTE, *à Lucien, en l'introduisant par la petite porte du fond, à droite.*

Entrez... et veuillez attendre un instant; madame ne tardera pas à venir.

VAN-BRUCK, *à part.*

Elle est allée faire un peu de toilette... on a beau avoir du chagrin, on n'aime pas à faire peur à un jeune homme.

Lucien pose son chapeau sur un meuble à droite et s'assied dans un fauteuil. Annette quitte Lucien et traverse le théâtre pour entrer chez la Duchesse; elle s'arrête à la vue de Van-Bruck

ANNETTE, *à part.*

Encore lui!

Van-Bruck lui fait un signe impérieux; elle sort.

VAN-BRUCK, *à part, regardant Lucien.*

Absolument comme chez lui!... C'est bien là l'aplomb de la jeunesse d'aujourd'hui. (*Haut, et frappant sur l'épaule de Lucien, qui s'est levé et qui a traversé la scène.*) Bonjour, mon voisin.

LUCIEN *.

Monsieur Van-Bruck ici! (*A part.*) Toujours ce maudit homme!

VAN-BRUCK.

Tiens! c'est singulier! comme on se rencontre! Vous ne m'aviez pas dit que vous connûssiez monsieur de Salvigny... Parbleu! je vous aurais donné de ses nouvelles quand j'entrais dans votre atelier, tout en face de chez moi, au cinquième. Vous êtes sans doute du déjeuner... vous arrivez un peu tard. Mais c'est égal, mon petit Raphaël, donnez-moi le bras, que je vous introduise.

LUCIEN.

Pardon, monsieur; ce n'est pas chez monsieur le duc ..

VAN-BRUCK.

Ah! ah! c'est chez madame! mais c'est la même chose.

LUCIEN.

Présenté à madame de Salvigny par une de ses parentes...

* Van-Bruck, Lucien.

VAN-BRUCK.

Vous faites son portrait. Ces diables de peintres sont-ils heureux! toujours des visages de jolies femmes en perspective... et des duchesses encore! Il fallait venir à Bruxelles pour cela! Ce n'est pas l'embarras, d'après ce que vous m'avez dit autrefois, il y avait à Paris une jeune personne charmante, ma foi, que vous aviez grand plaisir à peindre.

LUCIEN.

Moi!

VAN-BRUCK.

Mademoiselle Fanny... Il y a six mois vous aviez même bonne envie de l'épouser; mais il vous fallait quelque argent, et dépité de voir votre talent méconnu, talent réel du reste, vous êtes venu chercher fortune en Belgique... Vous ne commencez pas trop mal... par le plus gracieux modèle!... Courage, jeune homme! un nouvel enthousiasme doit produire un nouveau chef-d'œuvre.

LUCIEN.

Eh! monsieur!.. (*A part.*) Cet homme-là est insupportable.

VAN-BRUCK.

Rassurez-vous; je ne suis pas assez indiscret pour troubler les inspirations du génie... je me retire...

LUCIEN, *saluant.*

Monsieur...

VAN-BRUCK, *à part.*

Mais pas pour long-temps... (*Haut.*) A propos, si vous avez quelque chose à faire dire en France, je connais un peu le consul... il demeure à deux pas de notre hôtel.

LUCIEN.

Grand merci.

VAN-BRUCK.

D'un jour à l'autre on a besoin d'un renseignement, d'un passe-port.

LUCIEN.

Mais...

VAN-BRUCK.

Adieu, mon voisin.

Il sort.

SCENE XVII.

LUCIEN, *seul.*

Adieu, voisin de malheur... Je le déteste, moi, avec sa rage de tout deviner et de tout savoir... Ah! si tout autre que lui m'eût parlé de mademoiselle Fanny, je crois que je me serais senti ému... Que pensera-t-elle de mon silence?... Mais avec mon amour il fallait lui offrir mon nom... Un artiste doit-il se marier à mon âge... Ah! depuis que j'ai vu la duchesse, mon cœur n'est-il pas plein de son image? Tant de noblesse! tant d'élégance!... Y a-t-il en France une seule femme

qui lui soit comparable? Ah! je n'ai plus d'yeux que pour l'admirer... c'est elle!...

SCÈNE XVIII.

LUCIEN, EMMA.

EMMA.

Je vous ai fait attendre, monsieur Lucien?

LUCIEN.

C'est peut-être moi, madame, qui ai devancé l'heure; veuillez excuser mon empressement...

EMMA.

Maintenant me voilà prête... C'est donc aujourd'hui que vous allez achever mon portrait?

LUCIEN.

Achever!... je venais le recommencer.

EMMA.

Comment! un ouvrage si bien...

LUCIEN.

Ah! qu'il est encore loin d'être digne de vous! Je vous connaissais mal, madame, quand j'ai commencé cette esquisse... mais à mesure que je vous ai vue davantage, chacun de vos regards m'a révélé une expression, un sentiment que je n'avais pas encore soupçonnés. (*Mouvement d'Emma.*) Pardon, madame; mais c'est un portrait admirable qui doit sortir de mes mains... c'est le premier que je fais à Bruxelles: réputation, fortune, avenir, tout est là... me refuserez-vous quelques séances de plus?

EMMA.

Eh bien! si vous ne craignez pas de perdre un temps précieux, le mien est à vous. (*Souriant.*) Il faut bien encourager les jeunes artistes.

LUCIEN.

Ah! madame, c'est auprès de vous seulement que je retrouve quelque confiance en moi-même, et vos moindres paroles ont une puissance...

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, VAN-BRUCK, LE DUC.

VAN-BRUCK, *en dehors.*

Oui, mon cher duc...

EMMA, *à part.*

Mon mari!

LUCIEN, *à part.*

Quel contre-temps* !

VAN-BRUCK, *entrant.*

Votre galerie de tableaux est superbe, et nous en reparlerons; mais tout cela me paraît un peu en désordre... à la place de quelques *Van-Dyck*, on vous a mis quelques *Van-Croûte*. (*Montrant Lucien.*) Eh! tenez, voilà monsieur qui se chargerait bien de réparer le mal... Mon jeune ami, un charmant garçon que j'ai l'honneur de vous présenter.

LE DUC, *se retournant vers Lucien qui salue.*

Ah! monsieur!

* Lucien, Van-Bruck, le Duc, Emma.

EMMA, *vivement.*

Un artiste, un peintre venu ici pour faire mon portrait.

LE DUC.

Ah! vous vous faites peindre, ma chère amie?

VAN-BRUCK.

Depuis un mois... tous les deux jours, deux grandes heures... on y met le temps... ce sera très-beau... Je vous dirai qu'il aime beaucoup à peindre les jolies femmes... c'est ce qu'on appelle un artiste amateur.

LUCIEN.

Monsieur... je ne sais...

LE DUC, *à part.*

Quel trouble! (*Haut.*) Vous ne m'aviez rien dit de cette fantaisie, madame.

EMMA.

Je vous vois si rarement, monsieur...

VAN-BRUCK, *à part.*

Bien répondu!...

LE DUC.

Et où donc est ce chef-d'œuvre?

VAN-BRUCK, *montrant l'appartement de la Duchesse.*

Là-dedans.

LE DUC.

La séance n'était donc pas commencée?

EMMA.

Non, pas encore.

LUCIEN.

Je... j'entrais à l'instant.

VAN-BRUCK.

C'est vrai... il y a à peine un petit quart d'heure que je vous ai vu.

LUCIEN.

C'est que... en attendant que madame fût prête... je...

VAN-BRUCK.

Vous causiez peinture... comme nous, monsieur le duc, vous savez... je vous avais prévenu avant votre départ.

LE DUC.

C'est bien... j'approuve d'avance tout ce que vous faites, madame; sans doute votre choix est justifié par votre bon goût; vous aurez confié le soin si délicat de reproduire vos traits à quelque célébrité, à quelque artiste en renom... monsieur...

VAN-BRUCK.

Lucien Vernon.

LE DUC, *avec hauteur.*

Lucien Vernon?... je ne connais pas...

LUCIEN, *avec une colère contrainte.*

Monsieur le duc...

EMMA, *vivement.*

Un ami de ma tante, de qui le talent...

LE DUC.

Je ne doute pas du talent de monsieur... aussi ai-je beaucoup de regret à lui annoncer qu'il faudra laisser son œuvre inachevée.

LUCIEN.

Comment?

EMMA.

Je ne comprends pas...

LE DUC.

D'un jour à l'autre, demain peut-être, madame la duchesse et moi nous partirons pour une de nos terres.

LUCIEN.

Eh quoi!

LE DUC.

Oh! il n'est pas juste, je le sens, de vous faire attendre mon retour... je paye d'avance... veuillez donc accepter...

Il tire un billet de banque de sa poche.

LUCIEN, *avec dignité*.

Merci, monsieur; je n'ai pas l'habitude de recevoir avant d'avoir mérité. (*Saluant la Duchesse.*) Madame, je reviendrai prendre vos ordres... Messieurs, je vous salue...

Il sort. Emma va s'asseoir à gauche.

VAN-BRUCK.

Eh bien! la vue d'un billet de banque l'a fait fuir... je connais beaucoup de grands artistes sur qui ça ne produirait pas du tout le même effet. (*Le Duc se jette avec humeur dans un fauteuil à droite, à part.*) Bon! le mari est jaloux, la femme est offensée... nous touchons à une crise... la plus forte sera la meilleure... En attendant je m'en vais au bureau des hypothèques...

Il sort par le fond.

SCÈNE XX.

EMMA, LE DUC.

EMMA, *se levant*.

Enfin, nous sommes seuls, monsieur. J'ai souffert que vous missiez à la porte, car c'est ce que vous venez de faire, un artiste distingué, un ami de ma famille, qui devait attendre de vous un tout autre accueil, puisqu'il n'était venu ici qu'a ma prière. Je me suis tue, je me suis contrainte par respect pour moi-même. Mais a présent, à présent, monsieur, je vous demande compte de votre conduite offensante, et je vous prie de m'apprendre comment je l'ai méritée...

LE DUC, *qui s'est levé, à part*.

Quelle émotion! (*Haut.*) Eh bien! madame, je n'ai pu supporter l'idée qu'un jeune homme vint ici depuis long-temps, en secret, que pendant des heures entières ses yeux fussent fixés sur les vôtres!

EMMA.

Eh! monsieur!...

LE DUC.

Non, madame, non; l'on ne brave pas impunément cette séduction continuelle, et si le mal n'est pas fait encore, demain peut-être il vous aurait aimée, demain il vous l'aurait dit.

EMMA.

Arrêtez: de pareils discours dans votre bouche ne sont pas seulement étranges, ils sont odieux.

LE DUC.

Eh bien! oui, Emma, j'ai été odieux, ridicule!

EMMA.

Quel langage!

LE DUC.

Mais ce n'est pas dans ce moment où je donnerais ma vie pour obtenir mon pardon.

EMMA.

Que dites-vous? prenez donc garde, monsieur, c'est à votre femme que vous parlez.

LE DUC.

Emma, je le sais, ma conduite est inexcusable; j'ai blessé votre cœur; mais si vous m'aviez dit un mot, un seul mot, si vous m'aviez laissé voir un regret... ah! je vous le jure, je n'aurais pas hésité.

EMMA.

Ah! oui, j'oubliais... nous autres femmes, nous avons toujours tort; si nous osons nous plaindre, nous sommes injustes et tyranniques; si nous nous taisons, nous sommes froides, indifférentes, nous vous forçons de porter votre amour ailleurs.

LE DUC.

Ah! tant d'injustice!

EMMA.

Non, non, cela est de toute justice au contraire: une femme ne doit pas avoir une pensée, un sentiment qui ne lui vienne de celui qui dispose de son sort... Il peut la trahir, l'abandonner, lui! qu'importe! elle lui doit toujours compte de sa vie, elle ne peut même pas souffrir... il faut qu'elle se compose un visage satisfait, qu'elle affecte de sourire pour lui plaire.

AIR : *Ainsi que vous, je veux, mademoiselle.*

Quant à ses pleurs! ah! qu'elle les dévore
Pour lui sauver l'ennui du repentir!
Ou si, trop malheureuse encore,
Elle ne peut les retenir,
Ah! du moins n'en versera-t-elle
Que ce qu'il faut, à les bien calculer,
Pour contenter la vanité cruelle
De celui qui les fait couler,
De l'ingrat qui les fait couler.

LE DUC.

Si tu savais, Emma, ce que j'ai souffert quand j'ai entrevu que cet homme avait pu compter sur mes torts... ah! je les abjure, vois-tu, je me hais, je me méprise, et je tremble que tu ne veuilles plus m'aimer.

EMMA.

Eh! monsieur, que vous importe?... Au milieu des plaisirs qui vous attendent, vous aurez bientôt oublié...

LE DUC.

Non, non, je ne veux plus que me souvenir...

Et vous, Emma, et vous, avez-vous oublié ces jours si doux, passés dans la retraite, au château de Vardamme?

EMMA, *à part.*

Au château de Vardamme!... quelle idée!... O Dieu! ce que m'a dit cet homme... si c'était vrai!

LE DUC.

Emma, je vous supplie...

EMMA, *à part.*

Si c'était pour obtenir... Oh! c'est affreux d'avoir une pareille pensée.

LE DUC.

Ne vous détournez pas, laissez-moi votre main. Mais répondez-moi donc; serons-nous long-temps ennemis, et ne voulez-vous pas signer notre traité de paix?

EMMA, *se redressant.*

Signer!... Ah! oui, je comprends, c'est ma signature qu'il vous faut... C'est là tout ce que vous désirez, la seule preuve de tendresse que vous attendiez de moi?... Oui, oui, avec ma signature vous aurez de l'or, des amis, des plaisirs...

LE DUC.

Que dites-vous, grand Dieu!

EMMA.

Je dis que c'est une indignité!... Vous vous imaginiez que je me laisserais abuser par votre feinte tendresse... non, monsieur, non, je vous avais deviné.

LE DUC.

Emma, au nom du ciel...

EMMA, *courant à la table, signe une feuille de papier blanc, et revient la présenter à son mari.*

Tenez, monsieur, voilà ma signature; toutes les fois que vous la voudrez, je serai prête à vous la donner comme à présent. Votre femme n'exige qu'une chose pour votre honneur, c'est qu'à l'avenir vous ne fassiez plus de mensonge pour l'obtenir.

Elle s'élance vers la porte et veut sortir.

LE DUC, *la retenant.*

Arrêtez, madame, arrêtez!... Grâce au ciel, mon cœur est pur du calcul aussi lâche qu'infâme dont vous le soupçonnez... J'ai pu mériter bien des reproches, hasarder bien des folies... mais une telle bassesse, jamais, madame, jamais!

Il déchire le papier.

EMMA, *émue.*

Ah! Frédéric...

On entend frapper trois petits coups à la porte du fond, à gauche.

LE DUC.

Qui peut frapper ainsi?... et à la porte de cet escalier dérobé?

EMMA.

Je ne sais, mon ami, je vous jure.

On frappe encore.

LE DUC.

Il parait que l'on est pressé. (*A Emma.*) Ainsi vous ne soupçonnez pas qui ce peut être?

EMMA.

Mais non.

LE DUC.

Nous allons le savoir.

La porte s'ouvre.

SCÈNE XX.

LES MÊMES, ZÉPHYRIN.

ZÉPHYRIN, *passant la tête.*

C'est moi, monsieur le duc, c'est moi.

LE DUC, *à part.*

Zéphyrin!

EMMA, *à part.*

Quel est cet homme?

ZÉPHYRIN, *s'avançant sur la pointe du pied.*

On m'a recommandé du mystère, et j'en mets.

LE DUC, *bas, à Zéphyrin.*

Maladroit!

ZÉPHYRIN.

Est-ce que je vous aurais marché sur le pied?

LE DUC.

Mais vous ne voyez donc pas?...

ZÉPHYRIN.

Hein?... pardon, j'ai la vue si basse... Il est trois heures et demie, vous êtes au moins d'une heure en retard, et nous venons...

LE DUC.

Vous tairez-vous, enfin?

EMMA.

Il parait, monsieur, que c'est moi qui vous gêne.

ZÉPHYRIN, *se retournant.*

Oh! oh! il y a là quelqu'un... c'est peut-être la duchesse... Madame, j'ai l'honneur...

EMMA.

Je me retire.

LE DUC.

Emma!

SCÈNE XXII.

LES MÊMES, VAN-BRUCK *.

VAN-BRUCK, *feignant de ne pas voir la duchesse, et parlant très-haut.*

A quoi pensez-vous donc, mon cher monsieur Zéphyrin?... Laisser ainsi la plus jolie danseuse de l'Opéra se morfondre en bas dans sa voiture.

EMMA.

Une danseuse!

VAN-BRUCK.

Ah! mon Dieu! mille pardons, madame; je ne vous savais pas si près de nous.

LE DUC, *à part.*

Je suis au supplice!

EMMA, *à part.*

Il se jouait de moi... quelle indignité!

* Emma, le Duc, Van-Bruck, Zéphyrin.

LE DUC.

Emma, au nom du ciel, écoutez-moi.

EMMA.

On vous attend, monsieur; allez donc, ou je vais faire prier cette dame de monter.

VAN-BRUCK.

Je vais lui donner la main.

EMMA.

Non, non, c'est à monsieur.

LE DUC.

Emma, une circonstance que je déplore est venue vous donner des armes contre moi; vous en profitez cruellement, madame, et ce prétexte... (*On entend frapper trois petits coups à la petite porte de droite.*) Qu'est-ce encore?

EMMA.

Cette dame sans doute qui s'impatiente.

VAN-BRUCK, *qui est allé ouvrir.*

Eh! c'est l'ami Lucien!

SCÈNE XXIII.

LES MÊMES, LUCIEN.

LE DUC.

Lucien*!

LUCIEN, *à part.*

Le duc! (*Haut.*) Pardon, monsieur le duc; je n'ai pas voulu qu'on se donnât la peine de reporter chez moi les objets qui m'appartiennent.

LE DUC.

Je croyais vous avoir fait comprendre, monsieur, que votre présence me fatiguait?

LUCIEN.

En ce cas, voici mon adresse.

Il lui tend une carte.

EMMA, *à part, vivement passant entre son mari et Lucien.*

Serait-ce un défi?... (*A Lucien.*) Donnez, c'est bien!

Elle prend la carte et retourne à sa place.

LE DUC, *congédiant Lucien par un signe.*

Il suffit, monsieur; on vous fera prévenir de notre retour.

EMMA, *avec fermeté.*

Monsieur Lucien, je ne partirai pas; je vous attendrai demain à onze heures.

* Lucien s'incline.

LE DUC, *ramenant sa femme sur le devant de la scène, et parlant à demi-voix avec colère.*

Y songez-vous, madame?

EMMA.

J'ai songé à tout.

LE DUC.

S'il se présente à l'hôtel, je le fais jeter par la fenêtre.

EMMA.

Ah!

LE DUC.

Rentrez, madame. (*A Lucien.*) Et vous, sortez!

Le Duc sort à gauche avec la Duchesse.

* Van-Bruck, Lucien, le Duc, Emma, Zéphyrin.

SCÈNE XXIV.

ZÉPHYRIN, VAN-BRUCK, LUCIEN.

VAN-BRUCK.

Bravo! bravo! ça commence à s'éclaircir. (*A Lucien.*) Vous, mon jeune ami, vous êtes définitivement congédié.

LUCIEN.

Monsieur...

VAN-BRUCK.

Si vous revenez on vous fera jeter par les fenêtres, ainsi...

LUCIEN.

Eh! monsieur!..

Il sort.

VAN-BRUCK, *le suivant.*

Ah! vous savez, quand vous voudrez un passeport, le consul de France... (*A Zéphyrin.*) Quant à vous, mon cher, qui ne comprenez rien à tout ce qui se passe, vous avez rempli mon attente, vous avez fait une lourde maladresse, et si vous n'êtes pas encore mis à la porte positivement, vous ne perdrez rien pour attendre.

ZÉPHYRIN.

Comment?

VAN-BRUCK.

J'ai votre affaire dans ma tête.

ZÉPHYRIN.

Eh bien?

VAN-BRUCK.

Eh bien! dansez maintenant.

ZÉPHYRIN, *fâché.*

Ah!

Il enfonce son chapeau sur sa tête et sort.

FRANCIS, *qui entre, est heurté par Zéphyrin.*

Prenez donc garde!

SCÈNE XXV.

VAN-BRUCK, *puis* FRANCIS.

VAN-BRUCK, *voyant entrer Francis.*

Votre serviteur, monsieur de Labrière.

FRANCIS.

Comment! cet homme encore ici?

VAN-BRUCK.

Vous viendrez chez moi demain matin à neuf heures.

FRANCIS.

Plaît-il? moi, chez vous?

VAN-BRUCK.

Vous-même, mon gentilhomme!

FRANCIS.

Quelle plaisanterie!

VAN-BRUCK.

Je le veux.

FRANCIS.

Ah! ce ton...

VAN-BRUCK.

Je le veux!... monsieur François Labrie!

FRANCIS.

O ciel!... j'irai, monsieur, j'irai.

VAN-BRUCK.

Allons donc!... on a bien de la peine...

Il sort.

ACTE DEUXIÈME.

Un salon d'hôtel garni, modestement meublé. Au fond, un cabinet ; à droite, porte d'entrée ; à gauche, au premier plan, un petit secrétaire.

SCENE PREMIÈRE.

VAN-BRUCK, *assis devant son secrétaire.*

Là... voilà toutes mes affaires en règle... Le calcul est juste : cinq cent mille livres d'un côté, de l'autre, presque le double... Mais aussi tous les titres sont à moi... le paquet cacheté qui les contient est maintenant entre les mains d'un notaire qui est chargé de le remettre à sa destination, à midi précis... à cette heure-là je serai déjà loin... Quant à cette traite sur Paris, elle va aussi trouver son emploi... (*Il se lève.*) Je n'ai donc plus rien qui m'arrête... le calme est rentré à l'hôtel de Salvigny... deux époux qui s'aiment sont bientôt d'accord... A des vivacités passagères va succéder un bonheur durable, car j'ai détruit tous les germes de mésintelligence... Je ris encore de la figure de mon voisin le peintre quand j'ai voulu hier lui souhaiter le bonsoir... il m'a fermé la porte au nez avec une violence !... Peu de temps après j'ai entendu qu'on lui rapportait son bagage..... ainsi plus de prétexte, et bon voyage à l'artiste !... Notre jeune dandy ne peut tarder... oh ! je viendrai à bout de celui-là comme j'ai fait des autres... et une fois ma tâche accomplie... (*Voyant entrer madame Fischer.*) Ah ! c'est vous, ma chère hôtesse ?

SCÈNE II.

Mme FISCHER, VAN-BRUCK.

Mme FISCHER.

Votre servante, monsieur Van-Bruck... Pardon de la liberté, je viens savoir à quelle heure vous avez résolu de partir.

VAN-BRUCK.

Dans une heure au plus tard.

Mme FISCHER.

Dans une heure ? (*A part.*) Comme ça se trouve !.. (*Haut.*) Comme monsieur a bien voulu me dire qu'il quitterait cet hôtel aujourd'hui même, je me suis mise en quête d'un locataire ; c'est difficile à trouver.... un logement de garçon, deux pièces au cinquième..... Hélas ! il y a si peu de jeunes gens dans ce quartier-ci !

VAN-BRUCK.

Que vous importe, ma chère madame Fischer, puisque je vous ai payé le mois d'avance?

Mme FISCHER.

Oh ! sans doute ce n'est pas l'intérêt... mais on n'aime pas à avoir des appartemens vides... ça donne une mauvaise idée des établissemens... Ah ! monsieur, combien vous serez regretté ici... un locataire si rangé, si tranquille, si commode et si monotone ! qui n'était jamais chez lui ou qui y était toujours seul... Nous ne sommes guère habitués à cela... nous croyons louer à un garçon, pas du tout, c'est un ménage... quelquefois c'est tout le contraire ; il est entré un ménage, et un beau jour, il ne reste plus qu'un garçon, et même un petit garçon... pour répondre du loyer... ça s'est vu.

On frappe.

VAN-BRUCK.

On frappe... allez donc voir... Ah ! c'est la personne que j'attendais... laissez-nous.

Elle sort.

SCÈNE III.

FRANCIS, VAN-BRUCK.

FRANCIS, *marchant avec agitation.*

Me voilà, monsieur, me voilà à vos ordres.

VAN-BRUCK.

Prenez la peine de vous asseoir...

FRANCIS.

Laissez, laissez, je ne peux pas demeurer en place.

VAN-BRUCK.

Pourtant quand on a monté cinq étages...

FRANCIS.

Je n'ai pas dormi de la nuit... je crois que j'ai la fièvre.

VAN-BRUCK.

Je suis habitué à produire de ces effets-là... Je ne vous ai pourtant adressé que deux mots bien simples, monsieur François La....

FRANCIS.

C'est bon ; ce n'est pas la peine de répéter ; j'ai parfaitement entendu... Mais vous, comment avez-vous su.... ?

VAN-BRUCK.

Oh ! je suis un grand voyageur !..... j'ai habité vingt ans l'île de Java... Un excellent pays pour faire fortune, n'est-ce pas ?

FRANCIS.

Java ! oui... j'ai entendu dire...

VAN-BRUCK.

Mais encoro faut-il débarquer avec quelquo chose... et moi je n'apportais rion, absolument rien que des dispositions bien récentes à l'économie... Heureusement il y avait là un homme... que dis-je ! une providence, un peu chère, par exemple... mais la providence ne peut pas trop se payer. Ce pauvre monsieur Labrie, votre digne père... comme il aimait à aider ses semblables, comme il leur confiait son argent... à cinquante ou soixante pour cent !... Quel admirable capitaliste ça ferait aujourd'hui.. Eh bien! à Java les esprits étroits avaient l'injustice d'appeler ça un usurier.

FRANCIS.

Monsieur... c'est une injure...

VAN-BRUCK.

Bon! n'allez-vous pas vous en plaindre à présent? et depuis quand, scrupuleux jeune homme, chicanez-vous la fortune sur sa source? ces écus ramassés un à un dans la poche des bons Javanais et expédiés tous les ans dans la vôtre, par l'entremise de notre maison, vous ont-ils jamais humilié?... L'usure aujourd'hui vous révolte? Eh! mon gentilhomme, c'est l'usure qui a doré vos équipages, qui vous a affublé des modes anglaises, qui vous a donné des chevaux agiles, des femmes charmantes, et des amis grands seigneurs... Ingrat! Ah! rendez-lui grâce à l'usure : sans elle où seriez-vous? que seriez-vous? cuisinier peut-être, comme votre grand-père.

FRANCIS.

Oh! par exemple!...

VAN-BRUCK.

Ah! il faisait très-bien la cuisine, votre grand-père!... au Lion flamand!...

FRANCIS.

Comment!...

AIR : *Connaissez-vous le grand Eugène.*

Oui, le lion ! voilà votre symbole !
Car, par un travers sans égal,
Ces beaux messieurs ont pris chacun le rôle
Et le nom de quelque animal.
Parbleu, le geai ne vous irait pas mal.
Tout emprunter est bien dans vos coutumes...
Vous brillez au premier coup-d'œil;
Mais je viens, moi, vous arracher vos plumes,
Et vous n'avez du paon que son orgueil,
Il ne vous reste que l'orgueil.

FRANCIS.

Je vous demando pardon, monsieur; il me reste...

VAN-BRUCK.

Il ne vous reste rien que deux prises de corps contre vous... les créanciers frappent tous les matins à votre porte, et vous cherchez des expédiens.

FRANCIS.

Moi!

VAN-BRUCK.

Vous en cherchez, mais vous n'en trouvez pas.

FRANCIS, *à part.*

Cet homme-là a fait quelque pacte avec le diable!... (*Haut.*) Ah! ne croyez pas... Monsieur, je tiendrai bon... j'ai des ressources.

VAN-BRUCK.

Ah! oui, le jeu... je n'y pensais pas... c'est un moyen... qui n'est pas infaillible, surtout pour les novices...vous savez, *on commence par être dupe et on finit*... mais c'est bien pénible d'être dupe... en général nos grands seigneurs n'aiment pas cela; aussi prennent-ils leurs précautions avec un soin... Il paraît que c'est reçu dans leurs salons... on se fait réciproquement des gentillesses... Hier, par exemple, pendant qu'on jouait chez Salvigny... je crois quo vous jouiez aussi, vous... contre le duc... oui... c'était à la fin de cette partie où vous étiez si heureux... j'ai ramassé par terre... pas bien loin de vous... un certain roi de carreau...

FRANCIS.

Un roi de carreau!

VAN-BRUCK, *lui montrant une carte.*

Je ne sais pas à quelle espèce de jeu ça appartient... regardez donc...

FRANCIS.

C'est un... roi comme un autre.

VAN-BRUCK.

Il se tient tout de travers... que diable a-t-il fait do son pied gauche? on dirait qu'il a subi une amputation...

FRANCIS.

Non, je crois plutôt que c'est naturel... il est venu comme ça...

VAN-BRUCK.

Pourriez-vous m'expliquer?

FRANCIS.

Est-ce quo jo sais, moi?... comment voulez-vous... c'est vrai... vous me faites là des questions d'orthopédie... Ayez seulement la bonté de me donner...

VAN-BRUCK.

Cette carte? non, je la garde...

FRANCIS.

Ah! vous la... Ah ça! monsieur, voyons, pour en finir, tranchons la question.... dites-moi tout de suite où vous voulez en venir et comment on peut se débarrasser de vous... là...

VAN-BRUCK.

Nous y voilà... dès aujourd'hui vous allez quitter la Belgique.

FRANCIS.

Comment! m'expatrier?

VAN-BRUCK.

Vous prendrez la route de Paris.

FRANCIS.

Ah! c'est à Paris!...

VAN-BRUCK.

Là vous pourrez faire de l'aristocratie tout à votre aise... on n'y regarde pas de si près... personne no vous demandera compte du passé, et l'avenir est encore à vous... Mais no repassez ja-

mais la frontière... à cette condition, voici une traite de vingt mille francs en douze échéances sur la maison Rostschild.

FRANCIS.

Plait-il? Ah! monsieur Van-Bruck, tant de bonté!...

VAN-BRUCK.

Allons donc! ce que je fais là ce n'est pas pour vous... je ne vous aime pas, moi; je n'ai aucune raison de vous aimer... J'ai réglé mes comptes, et l'article de votre voyage y est porté. Voici vos instructions; vous ne partirez pas seul.

FRANCIS, *ouvrant le papier*.

Que vois-je? Comment! c'est avec...?

VAN-BRUCK.

C'est bon; allez faire vos préparatifs: vous n'avez pas de temps à perdre, ni moi non plus.

FRANCIS, *à part*.

Parole d'honneur, je crois maintenant que c'est le diable en personne... Et cet argent... tant pis, je me risque. Adieu, Bertram.

AIR : *Noirs esprits, fantômes.* (Robert-le-Diable.)

Esprit de mystère,
A cet argent-là
Prête un sort prospère
Qui le doublera,
Prête un sort prospère
Qui le triplera,
Prête un sort prospère
Qui le centuplera.

SCÈNE IV.

VAN-BRUCK, *seul*.

Encore un dont je suis débarrassé!... Quant à sa compagne de route, elle acceptera... Allons, je crois que cette fois tout est fini... bien fini... les questions d'argent, le repos du mari, le bonheur de la femme, tout est calculé, prévu, assuré. Vingt ans de privations, de fatigues et de travaux ont donc abouti à cette journée!... Voilà ma vieille dette payée! il était temps!... ces tiroirs sont vides... j'avais appliqué toutes mes ressources à ma grande affaire... mais il fallait vivre au moins le temps de la finir... et j'avais divisé la somme qui me restait en petits rouleaux. Chacun d'eux renfermait la dépense obligée de chaque jour, et voilà le dernier... il n'y a plus à reculer... Que m'importe! ai-je une famille? ai-je des amis?... Voyons! J'ai dit à dix heures... il faut être de parole. (*Visitant le secrétaire qu'il referme ensuite.*) Je n'oublie rien... je ne laisse rien!... non. (*Prenant son chapeau sur le secrétaire et faisant un pas pour sortir.*) Allons.

SCÈNE V.

VAN-BRUCK, Mme FISCHER, *portant un chevalet et une palette.*

Mme FISCHER.

Excusez-moi, monsieur Van-Bruck; l'heure est passée. Voulez-vous me permettre d'emménager quelques effets?

VAN-BRUCK.

Ah! vous avez trouvé un locataire! vous n'avez pas perdu de temps. Eh! mais, qu'est-ce que c'est que ça?

Mme FISCHER.

C'est le bagage du voisin d'en face.

VAN-BRUCK.

Comment! c'est à lui, à monsieur Lucien que vous avez loué cet appartement?

Mme FISCHER.

Sans doute... Il n'avait que son atelier, pauvre jeune homme! ça lui sert en même temps de salon, de chambre à coucher, de cuisine et de salle à manger.... Vous concevez, on ne peut pas y recevoir des pratiques comme il faut, ça nuit à son état, et comme justement il attendait ce matin une dame...

VAN-BRUCK.

Hein? qu'est-ce que vous dites? une dame!

Mme FISCHER.

Oui, pour un portrait... une grande dame qui a bien voulu le faire prévenir de sa visite, hier au soir à l'improviste, en lui renvoyant cette toile et cette palette.

VAN-BRUCK, *à part.*

C'est elle! c'est la duchesse! Ah! mon Dieu! quel événement! quand j'avais tout prévu, tout arrangé!...

Mme FISCHER.

Voyez le bonheur! justement votre appartement s'est trouvé vacant, tout en face. Dam! c'est un peu haut, mais c'est propre, c'est gentil.

VAN-BRUCK, *à part.*

Oh! les femmes! avec elles le plus sage n'est qu'un sot! le dépit! l'entêtement!... Ah! monsieur le duc, vous voulez le faire jeter par les fenêtres!... Eh bien! moi, j'irai frapper à sa porte. Qui diable aurait pu prévoir...

Mme FISCHER.

Vous avez l'air contrarié!... Qu'est-ce que ça vous fait que j'aie donné cette chambre, puisque vous allez partir?

VAN-BRUCK.

Partir? oui. Et c'est au dernier moment, quand je suis obligé... Non, morbleu, non, il ne sera pas dit que j'aurai pris tant de peine en pure perte, et je n'en aurai pas le démenti.

Mme FISCHER.

Ah ça! qu'est-ce qu'il a donc?

VAN-BRUCK.

Un coup décisif... oui, c'est cela. A quelle heure la séance?

Mme FISCHER.

A onze heures, monsieur.

VAN-BRUCK, *à part.*

Heureusement le notaire ne remettra pas le paquet avant midi, et à la rigueur j'aurai le temps. Calmons-nous.

Mme FISCHER.

Est-ce que monsieur balancerait?

VAN-BRUCK.

Non, non, madame Fischer. Tenez, voici la clef de cet appartement.

Mme FISCHER.

Merci, monsieur. Et l'autre?

VAN-BRUCK.

L'autre? celle qui ouvre la porte du petit corridor où donne ce cabinet de travail? celle-là c'est différent, je la garde, si vous le permettez.

Mme FISCHER.

Comment, monsieur! mais vous m'avez dit qu'aujourd'hui, à dix heures...

VAN-BRUCK.

Je vous ai dit que je partirais, et c'est ce que je vais faire... mais je ne vous ai pas dit que je ne reviendrais pas.

Mme FISCHER.

Ah! monsieur, ce n'est pas possible! et j'exige positivement...

VAN-BRUCK, *lui remettant la clef.*

Voilà... mon Dieu, voilà... Je ne vous proposais rien qui ne se fasse tous les jours... on a deux locataires pour un. (*Allant vers la porte.*) Je connais même des propriétaires qui en l'absence de leurs hôtes s'accommodent sans façon de leurs caves, et même d'un certain vin muscat qui est dedans...

Mme FISCHER, *à part.*

Ah! mon Dieu!

VAN-BRUCK.

J'ai envie d'aller causer de ça avec le bourgmestre.

Mme FISCHER, *vivement.*

Monsieur, monsieur, vous oubliez la clef...

VAN-BRUCK, *revenant en scène.*

Je vous suis obligé.

Mme FISCHER.

Du moment que vous avez des raisons...

VAN-BRUCK.

Il s'agit d'une bonne action, et vous savez qu'une bonne action porte avec elle sa récompense. Voulez-vous la partager?

Mme FISCHER.

La... la bonne action?

VAN-BRUCK.

Et la récompense!... (*Il lui donne de l'argent.*) Tenez. (*A part.*) Décidément j'aurais eu des qualités gouvernementales. (*Haut.*) Vous avez à l'hôtel quelque domestique disponible?

Mme FISCHER.

Oui, monsieur.

VAN-BRUCK.

Bien... je pourrai faire venir ici toutes les personnes dont j'ai besoin. (*Regardant par la porte à droite.*) Ah! ah! le voisin est là, en face, qui attend avec impatience. (*Très-haut.*) Adieu, madame Fischer; je vous remercie de vos souhaits pour mon heureux voyage.

Il sort.

SCÈNE VI.

Mme FISCHER, *puis* LUCIEN, VAN-BRUCK, *caché.*

Mme FISCHER, *seule.*

Quel bizarre personnage!... à la fois si bon et si méchant!... ses manières valent mieux que ses paroles; je lui crois la tête un peu frappée... je ne suis pas fâchée qu'il s'en aille... Il sait tout ce qui se passe, il y a bien des locataires à qui ça ne conviendrait pas... témoin la dame du premier... et celle du second donc! Il y a même au troisième... et ce projet de revenir!... si j'avertissais monsieur Lucien... Oh! non... la délicatesse... quand on est payé... Après tout ça ne me regarde pas... ce sera une méprise, un malentendu... ils s'arrangeront... ils se connaissent.

LUCIEN.

Je l'ai vu descendre... enfin il est parti!

VAN-BRUCK, *entr'ouvrant la porte du cabinet au fond. A part.*

C'est-à-dire qu'il est revenu.

LUCIEN.

Savez-vous que c'est fort heureux, car je n'aurais pu dans mon atelier recevoir une si grande dame... Ici, du moins, c'est passable.

Mme FISCHER.

C'est charmant... un vrai logement de petite maîtresse... la mansarde est très-bien dissimulée... et un jour!...

LUCIEN.

Quant au prix...

Mme FISCHER.

Ne parlons pas de ça... vous paierez le mois, voilà tout.

VAN-BRUCK, *à part.*

A la bonne heure! voilà un logement qui rapporte!

SCÈNE VII.

LUCIEN, *seul.*

Allons, préparons-nous... viendra-t-elle? Oh! oui, si sa promesse a été sincère, et si ce n'est pas une défaite pour se dispenser de me recevoir... Quelle surprise m'a causée cet avis? Oui, tout était fini entre elle et moi, je sentais qu'il fallait renoncer à la voir, et tout-à-coup, quand je désespérais... O quel bonheur! j'ose à peine m'y livrer; pourtant je me sens aujourd'hui plus confiant, plus hardi... Hier, je ne sais quel scrupule arrêtait un aveu sur mes lèvres; mais après l'insolence de ce duc, après le double affront que j'ai reçu, je n'examine plus rien, je me livre tout entier à des sentimens que la vengeance rend légitimes, sauf plus tard à lui demander ou lui donner satisfaction, s'il juge que c'est lui qui est l'offensé... Mais on monte... c'est elle... Oh! oui, c'est elle... elle a tenu parole... quel bonheur!...

SCÈNE VIII.

VAN-BRUCK, *caché*, Mme FISCHER, LUCIEN, EMMA.

Mme FISCHER.

Par ici, madame, par ici.

EMMA, *à Mme Fischer.*

Que ma femme de chambre m'attende en bas dans la voiture.

LUCIEN, *saluant.*

Madame... daignez vous asseoir... je vous prie...

Elle refuse du geste.

Mme FISCHER, *bas, à Lucien.*

Dites donc, monsieur Lucien, c'est un bien joli portrait que vous avez a faire.

LUCIEN.

Laissez-nous, je vous prie.

Mme FISCHER.

Je m'en vais, mon Dieu, je m'en vais.

SCÈNE IX.

LUCIEN, EMMA, VAN-BRUCK, *dans le cabinet.*

EMMA.

Vous devez être bien étonné de me voir ici, monsieur Lucien.

LUCIEN.

Madame, c'est une faveur...

EMMA.

Mon mari vous a fait un affront que vous ne méritiez pas... vous aviez droit d'être blessé... aussi, dès que l'entrée de mon hôtel était interdite sans motif à un artiste distingué, je devais me rendre moi-même dans son atelier.

LUCIEN.

Ah! madame! comment reconnaître jamais...?

EMMA.

Ne me remerciez pas, je vous en prie, car c'est une prière que je viens vous faire.

LUCIEN.

A moi, madame?

EMMA.

Monsieur le duc ne connaît pas votre demeure; craignant une nouvelle insulte, j'ai refusé de la lui indiquer; mais s'il la découvrait, s'il s'oubliait au point de vous écrire...

LUCIEN.

Eh bien! madame?

EMMA.

Eh bien! j'attends de vous la promesse que quel que soit votre ressentiment, et fût-il juste, vous voudrez bien l'abjurer en considération de ma démarche.

LUCIEN.

Eh quoi! madame, vous exigez...?

EMMA.

Je vous en prie; je m'adresse à vous avec confiance, comme à un homme d'honneur, comme à un ami... me refuserez-vous?

LUCIEN.

Ah! disposez de ma volonté, madame; dictez-moi mes sentimens, ma conduite, mon langage; je serai fier de mon obéissance comme je le suis déjà de votre estime; car cette démarche vient de m'élever à mes propres yeux, plus que ne le pourraient faire tous les biens et les titres de ce monde.

EMMA, *souriant.*

C'est bien, c'est bien... ainsi votre colère...

LUCIEN.

La colère, la haine peuvent-elles trouver place dans mon cœur quand vous êtes là, quand je vous vois? Ah! j'en fais avec joie le sacrifice, madame, et je vous sacrifierais de même toutes mes espérances, tout ce qui ferait le bonheur d'un autre, oui, jusqu'à mes pinceaux, je les briserais!...

EMMA.

Non pas, non pas; je pense au contraire que c'est le moment de les reprendre. Je tiens plus que jamais à ce portrait, ne fût-ce que pour prouver à monsieur de Salvigny... Mais souvenez-vous que ce doit être la dernière séance...

LUCIEN.

La dernière, oui, madame, si vous l'exigez.

EMMA.

Il le faut; mais êtes-vous bien sûr de pouvoir terminer en une heure?...

LUCIEN.

Ah! que me demandez-vous?...

AIR : *T'en souviens-tu.*

C'est peu d'une heure, ah! c'est bien peu, madame,
Et cependant je m'engage à finir...
Quand il le faut on trouve dans son âme
Bien des secrets pour réussir.
C'est plus aisé que vous ne sauriez croire,
Quand une image est toujours là...

EMMA.

Quoi! vous feriez un portrait de mémoire!

LUCIEN.

J'en ai fait un, madame, et le voilà.

Il lui présente un médaillon.

Votre portrait, je l'ai fait de mémoire;
Oui, c'est bien vous, madame, vous voilà.

EMMA.

Que vois-je!...

LUCIEN.

Votre image, oui, madame, non pas froide et sévère comme en ce moment; mais bonne, mais indulgente, telle que je la vois au milieu de mes travaux, dans mes rêves, et partout, et toujours, telle qu'elle est là pour jamais dans mon cœur...

EMMA, *sévèrement.*

Monsieur, d'après ce que j'ai là sous les yeux, je trouve fort inutile de rester ici plus longtemps. Cette miniature est parfaitement ressemblante; c'était bien d'abord un portrait de gran-

deur naturelle que je voulais; mais celui-ci est si bien que je m'en contenterai.

LUCIEN.

Quoi! madame, vous voulez garder ce médaillon?

EMMA.

Ne m'appartient-il pas, monsieur?

LUCIEN.

Et qu'en ferez-vous, madame? est-ce pour le donner à monsieur de Salviguy, afin que par un de ses valets il m'en envoie le salaire?

EMMA.

Ma présence ici, monsieur, prouve assez que je n'autorise personne à vous humilier.

LUCIEN.

Eh bien! madame, puisque vous avez eu pitié de moi... ah! je vous conjure, achevez votre ouvrage; confiez à la plus dévouée, à la plus discrète reconnaissance...

EMMA.

A quel titre, monsieur, osez-vous me faire une pareille demande? Abuser de son talent, de la confiance qu'on a inspirée, pour reproduire les traits d'une femme à son insu, pour la rendre complice malgré elle, sans qu'elle puisse s'en défendre...

LUCIEN.

Ah! tout le monde ignorera...

EMMA.

Mais je saurai, moi, monsieur...

LUCIEN.

Vous saurez!... Eh bien! oui, madame, car je vous dirai la vérité tout entière, depuis le premier jour où je vous ai vue, où vous m'avez appelé près de vous... je vous aime!

EMMA.

Monsieur... vous abusez...

LUCIEN.

Ah! je vous dirai plus encore!... Lorsque remplie de bonté et d'indulgence, indignée d'un affront qu'on m'avait fait subir en votre présence, vous êtes venue à votre tour... eh bien! cet amour qui me brûle, cette passion qui m'enivre, j'ai eu un moment l'espoir...

EMMA.

O ciel!...

LUCIEN.

Ah! du moins, vous ne pouvez ravir à un insensé la dernière illusion qui lui reste, et ce portrait...

EMMA.

J'ai déja répondu, monsieur... Adieu.

Elle veut sortir *.

LUCIEN.

Ah! madame! ne m'enlevez pas cette dernière consolation! en emportant ce médaillon, c'est mon bonheur, mon talent, c'est ma vie que vous m'ôteriez!

EMMA.

Monsieur!... Lucien... Laissez-moi...

* Emma, Lucien.

LUCIEN, *se jetant à genoux devant elle.*

Un moment encore, de grâce.

EMMA.

Quoi! vous osez...

LUCIEN.

Ne me réduisez pas au désespoir... je ne demande rien, rien que ce portrait, madame; ce sera un dernier souvenir...

EMMA.

Et un éternel adieu?...

LUCIEN.

Un adieu!..... eh bien! oui, madame, je le jure...

EMMA.

Eh bien!...

Lucien s'avance pour recevoir le médaillon, mais Van-Bruck, qui est sorti de sa cachette, s'avance entre eux deux, et le reçoit à la place de Lucien.

VAN-BRUCK.

Merci, madame.

EMMA, *reculant.*

O ciel!

LUCIEN, *de même.*

Van-Bruck!

VAN-BRUCK.

Madame la duchesse, j'ai bien l'honneur de vous saluer... Bonjour, mon voisin.

EMMA.

Monsieur, ne croyez pas... ne soupçonnez pas... mon intention en venant ici...

VAN-BRUCK.

Eh! oui, votre intention était excellente... vous vouliez prévenir un malheur, je le sais bien, puisque j'étais là.

LUCIEN.

Et de quel droit, monsieur, vous êtes-vous introduit dans cet appartement?

VAN-BRUCK.

De quel droit? eh! parbleu, de celui que tout homme a de rentrer chez lui.

LUCIEN.

Comment? mais je...

VAN-BRUCK.

J'avais deux salons, vous m'en avez pris un, je pense que vous allez me rendre ce qui m'appartient, et me faire le plaisir de...

LUCIEN.

Moi! ah! n'espérez pas...

VAN-BRUCK.

A moins que vous ne préfériez vous trouver face à face avec notre ami Salvigny.

EMMA.

Mon mari!

VAN-BRUCK.

Que j'ai fait prié de se rendre ici.

LUCIEN.

Quoi! vous avez osé...

VAN-BRUCK.

Oh! moi j'ose tout, d'abord...

LUCIEN.

Monsieur, vous êtes un homme abominable, et je...

EMMA, *à Van-Bruck.*

Monsieur, veuillez me conduire à ma voiture.

VAN-BRUCK.

Votre voiture! elle n'est plus là... je l'ai renvoyée.

EMMA.

Plait-il?

VAN-BRUCK.

Oui, vous resterez ici..... ça rentre dans mon plan.

EMMA.

O ciel! il est impossible, monsieur, que vous vouliez me perdre.

VAN-BRUCK.

Oh! non! ce n'est pas par là que je voudrais finir.

LUCIEN.

Ne vous fiez pas à lui, madame! il vous trahira! et tout à l'heure encore dans quelle intention, de quel droit s'est-il emparé...?

VAN-BRUCK.

Ah! vous avez cela sur le cœur... Ah ça! mais combien donc vous faut-il de portraits de femme? est-ce que vous en faites collection? vous avez déjà celui de votre prétendue.

EMMA.

Comment?

LUCIEN, *bas.*

Ah! monsieur... de grâce...

VAN-BRUCK.

Oui, madame, une charmante personne... vous pourriez la voir dans l'atelier ici à côté..... il l'a peinte en grand d'abord, comme vous, et puis en petit, comme vous aussi.

EMMA.

Ah!

LUCIEN.

Finirez-vous!

VAN-BRUCK.

Ah! quel talent d'expression! c'est bien là la bonté, la grâce, l'esprit que vous m'avez vantés si souvent.

LUCIEN.

Oh! c'en est trop; malgré votre âge vous n'avez pas craint de provoquer cet éclat; eh bien! vous ne craindrez pas non plus de me rendre raison... à l'instant...

VAN-BRUCK.

A l'instant? non pas... j'ai besoin de cette demi-journée..... elle m'est plus précieuse que vous ne pouvez croire!... Une voiture dans la cour..... monsieur de Salvigny sans doute.

EMMA.

Ciel *!

LUCIEN.

Qu'il vienne! je reste ici pour le recevoir...

* Lucien, Van-Bruck, Emma.

VAN-BRUCK.

A votre tour, voulez-vous donc la perdre?

LUCIEN, *montrant Emma.*

Ah! monsieur, vous me répondez de sa sûreté?

VAN-BRUCK.

Eh! mon Dieu, ne vous ai-je pas prouvé que j'y tenais plus que vous?

LUCIEN.

C'est bien, c'est bien; jouissez encore de quelques instans de répit; mais je vous jure, monsieur, que vous ne m'échapperez pas.

VAN-BRUCK.

Vous avez tout juste le temps de rentrer chez vous... allez..... (*Lucien sort.*) A merveille..... le voilà chez lui!... Et vous, madame, dans mon petit observatoire... la porte du corridor est fermée, j'en ai la clef, ne craignez rien... (*Il la fait entrer dans le cabinet*). A présent... le voici!...

SCÈNE X.

LE DUC, VAN-BRUCK, EMMA *cachée.*

LE DUC.

Je réponds, monsieur, à votre injonction pressante.

VAN-BRUCK, *saluant.*

Monsieur le duc!

LE DUC.

Vous m'avez envoyé chercher au nom de mon principal créancier... aussi n'est-ce pas chez un ami que je suis venu, c'est chez un homme qui s'est rendu maître de mon sort... Depuis hier, monsieur, j'ai appris que vous aviez racheté encore deux titres que je croyais placés en main sûre. Ainsi vous avez accaparé tous les droits que j'avais donnés sur mes biens, tous ceux qu'on avait pris sur ma personne. Après avoir été accueilli dans ma maison, voilà comment vous en sortez. Un ennemi mortel agirait-il autrement?... Quels griefs avez-vous à venger? pourquoi m'avez-vous conservé la vie si c'est pour me frapper d'un coup mille fois plus cruel? car je suis éclairé maintenant sur ma situation... vous me tenez à votre discrétion, monsieur, et vous me le faites bien sentir en m'assignant à comparaître ici, devant vous...

VAN-BRUCK.

Je n'ai pas oublié ce que je dois à votre rang... et je me serais présenté moi-même à l'hôtel de Salvigny..... mais pour des affaires de cette nature... la présence d'une femme...

LE DUC.

Vous aviez tort de la craindre..... la duchesse n'est pas à l'hôtel.

VAN-BRUCK, *regardant du côté du cabinet.*

Ah! elle n'y est pas.

LE DUC.

Tous les malheurs à la fois! je suis d'une in-

quiétude... mais hâtons-nous, me voilà prêt à vous entendre.

VAN-BRUCK.

Il manque un tiers à notre conférence.

LE DUC.

Qui donc?

VAN-BRUCK.

Et par état il devrait être plus agile... Ah! j'entends son pas... le voici.

LE DUC.

Zéphyrin!

SCÈNE XI.

VAN-BRUCK, ZÉPHYRIN, LE DUC.

ZÉPHYRIN.

Oh! là, là!... une chaise, un fauteuil, s'il vous plaît... Ce que c'est que d'aller si haut, mes pauvres jambes sont dans un état!... (*Se frottant les genoux.*) Ça ne joue plus... ça ne joue plus du tout.

VAN-BRUCK.

Vous ne voyez donc pas monsieur le duc?

ZÉPHYRIN, *se relevant.*

Monsieur le duc!... Comment! il est ici?

VAN-BRUCK.

Là, à côté de vous.

ZÉPHYRIN.

Ah! monsieur de Salvigny!

Il prend ses temps pour saluer.

VAN-BRUCK.

Supprimez les saluts, il n'y a pas de place.

ZÉPHYRIN, *au Duc.*

Noble protecteur des arts, souffrez que je vous témoigne notre profonde reconnaissance.

LE DUC.

De la reconnaissance...

ZÉPHYRIN.

D'abord ce brillant engagement que vous avez obtenu pour ma nièce à l'Opéra de Paris!

LE DUC.

Plaît-il?

ZÉPHYRIN.

Quarante mille francs d'appointemens! c'est magnifique... c'est... ô Dieu!... C'est-à-dire que je ne trouve pas d'expressions... Si j'osais, je m'exprimerais en pantomime.

LE DUC.

Il est fou!

VAN-BRUCK, *passant entre eux.*

Combien je me félicite, monsieur le duc, d'avoir été l'intermédiaire de cette heureuse négociation...

ZÉPHYRIN.

Auprès d'un agent du directeur.

VAN-BRUCK.

L'autre soir, dans vos coulisses, de sorte que la petite a accepté?

ZÉPHYRIN.

Je crois bien!... ma nièce sautait de joie ce matin, quand elle a reçu la nouvelle.

LE DUC.

Ah!

VAN-BRUCK.

Elle sautait de joie, la pauvre enfant!

ZÉPHYRIN.

A dix pieds de terre.

VAN-BRUCK.

Au moment de partir... comme c'est touchant, monsieur le duc!

ZÉPHYRIN.

Et moi, je débuterai là-bas par les compagnons d'Ulysse... Mais à propos, où est donc notre compagnon de voyage?...

LE DUC.

Un autre?

VAN-BRUCK.

Celui que vous avez choisi vous-même.

ZÉPHYRIN.

Je ne le connais pas encore... c'est un monsieur respectable, à ce que nous a fait dire monsieur Van-Bruck.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, FRANCIS, *en habit de voyage.*

FRANCIS.

Allons donc, monsieur Zéphyrin, allons donc, la chaise de poste est en bas.

LE DUC.

Francis * !

FRANCIS.

Frédéric! (*A part.*) Ah! diable! (*Haut.*) Mon ami, sachant que tu étais ici, j'ai voulu t'embrasser avant de m'éloigner.

ZÉPHYRIN.

Comment... ce compagnon...

VAN-BRUCK.

Le voilà!

ZÉPHYRIN.

Ce monsieur respecta... (*S'approchant de Francis.*) Pardon, monsieur, je vous avais toujours pris pour un jeune homme... j'ai la vue si basse.

LE DUC.

M'apprendra-t-on enfin...?

VAN-BRUCK.

Oui, monsieur le duc... Pour imposer silence à des bruits injurieux, vous avez décidé le départ d'Antonia... Vous avez fait ce sacrifice à l'honneur et à l'amitié.

FRANCIS.

Vraiment? Ah! mon ami!

VAN-BRUCK.

Oui, c'est beau, c'est généreux, c'est digne de vous... Recevez donc nos félicitations, et souffrez qu'une autre personne, que j'ai fait venir ici tout exprès pour vous entendre, y joigne aussi les siennes. (*Allant au cabinet.*) Venez, madame, venez pour le remercier de cette noble action.

FRANCIS *et* ZÉPHYRIN.

La duchesse!

* Zéphyrin, Francis, Van-Bruck, le Duc.

LE DUC, *à part.*

Ma femme!

EMMA.

Ah! mon ami!

ENSEMBLE.

AIR :

Surprise extrême!
C'est elle-même.
Ah! renonçons
A d'injustes soupçons.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, Mme FISCHER *.

Mme FISCHER.

Monsieur Lucien! Monsieur Lucien!

LE DUC.

Lucien!

EMMA.

Ciel!

VAN-BRUCK, *à part.*

A l'autre!

Mme FISCHER.

Ah! mon Dieu! que de monde chez lui!

LE DUC.

Chez lui!

FRANCIS.

Comment?

VAN-BRUCK, *passant auprès de Mme Fischer.*

Eh bien! oui, sans doute.

Mme FISCHER.

Hein! vous voilà encore!

VAN-BRUCK.

Qu'y a-t-il? que lui veut-on?

Mme FISCHER.

C'est un exprès du consul de France.

VAN-BRUCK.

Je sais ce que c'est... entrez en face... chez moi.

Mme FISCHER.

Chez vous?

VAN-BRUCK.

Apparemment... Allez donc.

Mme Fischer sort.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, *excepté* Mme FISCHER **.

LE DUC.

Nous sommes dans l'appartement de monsieur Lucien?

VAN-BRUCK.

Parbleu! c'était bien plus commode; je l'avais là sous la main.

LE DUC.

Comment! il était ici?

VAN-BRUCK.

Il ne voulait pas rester, mai je l'ai retenu.

* Zéphyrin, Francis, Mme Fischer, le Duc, Emma, Van-Bruck.

** Zéphyrin, Francis, Van-Bruck, le Duc, Emma.

LE DUC.

Eh! quoi?

VAN-BRUCK.

Que voulez-vous?... ce pauvre jeune homme n'a pas la tête à lui... quand on va se marier... Aussi j'ai profité de la présence de madame, j'ai tenu le voisin en chartre privée, et bon gré mal gré, il a bien fallu que séance tenante, et sous mes yeux, il achevât le chef-d'œuvre qui vous était destiné, et le voilà... comment le trouvez-vous?

Il lui donne le médaillon.

LE DUC, *à Emma.*

Que vois-je? votre portrait!

VAN-BRUCK.

Fini, oh! bien fini, cette fois!... et le choix de la circonstance... Madame avait bien calculé... demain votre fête.

FRANCIS.

C'est, ma foi, vrai! nous qui avions projeté une si belle partie; j'ai presque envie de rester jusque là.

VAN-BRUCK, *se retournant vers lui.*

Vous auriez tort; la première échéance est à deux jours de date, je vous engage à ne pas demeurer une minute de plus. (*Haut, en montrant la carte.*) Vous entendez, monsieur François La...

FRANCIS.

Adieu, adieu, mon cher Salvigny. (*A Zéphyrin.*) Venez, mon cher oncle.

ZÉPHYRIN.

Moi, son oncle!

VAN-BRUCK.

Ça finira par là. (*Les poussant dehors.*) Allez, allez; bon voyage, monsieur Zéphyrin; prenez garde de vous casser le cou; il y a cinq étages.

SCÈNE XV.

VAN-BRUCK, LE DUC, EMMA.

LE DUC.

Emma! chère Emma!

VAN-BRUCK, *revenant et passant entre eux.*

Voici le moment que j'attendais!... plus de faux amis autour de vous, plus de lieus qui retiennent l'un, plus de dangers sous les pas de l'autre... Maintenant, adieu, mes amis.

LE DUC.

Quoi! vous voulez nous quitter?

VAN-BRUCK.

Il le faut.

EMMA.

Quand vous venez de nous rendre le bonheur!

VAN-BRUCK.

Vous n'avez plus besoin de moi. Je suis un grand voyageur, vous le savez, et il me reste à faire un voyage qui probablement ne me permettra pas de vous revoir.

LE DUC.

Comment ?

VAN-BRUCK.

Je ne vous demande plus qu'une grâce, une seule, madame la duchesse; celle de vous donner un baiser de père! (*Il l'embrasse sur le front.*) Monsieur de Salvigny, votre main... je ne veux pas m'attendrir... De la fermeté!... Allons, du courage, je pars!

LE DUC.

Nous vous accompagnerons.

VAN-BRUCK.

Non, non; je vais un peu trop loin pour cela... Adieu!

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, LUCIEN.

LUCIEN, *retenant Van-Bruck.*

Demeurez, monsieur *!... Vous croyez vainement m'échapper; vous ne partirez pas sans m'avoir rendu raison... Ajouter la dérision à l'insulte! m'envoyer un passe-port!... Monsieur le duc, madame, j'ai eu bien des torts envers vous, je les reconnais, mais je veux les réparer en vous vengeant avec moi. Cet homme, obstiné dans sa méchanceté, nous a tous poursuivis de sa haine, et en voici peut-être une nouvelle preuve.

LE DUC.

Qu'est-ce donc ?

LUCIEN.

Ce paquet cacheté qu'un clerc de notaire vient d'apporter pour vous, il a dit qu'il le tenait de monsieur Van-Bruck.

LE DUC, *prenant la lettre.*

De lui!

VAN-BRUCK, *à part.*

Ma lettre!... j'ai trop tardé!

LE DUC, *regardant le cachet.*

Les armes de ma maison!

VAN-BRUCK.

Eh bien! lisez, lisez tout haut!... ce sera ma punition.

LE DUC, *lisant.*

« Frédéric, un homme que vous regarderez » comme votre bon génie vous a guéri des pas- » sions qui vous entraînaient à votre perte; il a » ramené la paix dans votre intérieur et l'ordre » dans votre fortune; tous les titres épars dans » les mains de vos créanciers, il les a réunis dans » la sienne, il vous les rend. » Les voilà, ces hypothèques! cette contrainte!

EMMA.

Est-il possible?

LUCIEN.

Comment ?

* Le Duc, Lucien, Van-Bruck, Emma.

LE DUC.

Ah! monsieur!

VAN-BRUCK.

Continuez.

LE DUC.

« Il y a joint les titres de propriété des biens » de votre père qui ont été rachetés à Londres... » Les biens de mon père!... la terre de Salvigny!

VAN-BRUCK.

Continuez, Frédéric.

LE DUC.

« Vous allez bénir votre bienfaiteur; mais ne » vous hâtez pas trop... ceci n'est pas une libéra- » lité, c'est une restitution. »

VAN-BRUCK.

Oui... une restitution.

TOUS.

Ah!...

Le Duc reste en silence.

VAN-BRUCK.

Donnez... j'achèverai! (*Il passe entre eux, et prend la lettre. Lucien se retire un peu au fond. Il lit en appuyant sur chaque mot.*) « J'ai été le » mauvais génie de votre père, car la même pas- » sion, celle du jeu, nous dévorait tous deux... Assis » à la même table, nous avons joué avec fureur » l'un contre l'autre, jusqu'au moment où d'un » seul coup de dés... d'un seul... dépendait ou » ma ruine ou la sienne... Eh bien! j'ai osé ga- » gner!... moi, son frère!... »

LE DUC.

Se peut-il?

EMMA.

Ah! mon Dieu!...

VAN-BRUCK, *vivement.*

Mais cet argent, je n'en ai pas joui... en moins d'un an je l'ai perdu à mon tour... Depuis ce moment fatal, une seule pensée m'a soutenue, l'espoir de vous rendre cette fortune dont j'avais dépouillé mon frère... Elle est à vous, reprenez-la... Frédéric... Emma... je voulais me punir moi-même... vous ne deviez plus me revoir!...

EMMA.

Quoi! vous vouliez mourir?...

LUCIEN, *se rapprochant.*

Mourir!

LE DUC.

Vous! notre bienfaiteur!... Ah! soyez au contraire justifié à tous les yeux!... Toute une vie employée à réparer un moment d'erreur, c'est de la vertu! c'est de l'héroïsme!... Ah! s'il vivait encore, mon père ne songerait plus qu'à vous remercier du bien que vous avez fait à son fils!

VAN-BRUCK.

Que dites-vous?...

EMMA.

Songez que vous n'êtes plus seul au monde!...

et nous, monsieur, et nous?... Ah! ne nous traitez pas en ingrats... Je serai votre fille, moi, j'aurai pour vous tant d'affection, tant de soins...

VAN-BRUCK.

Emma!... mais comment voulez-vous que je vive, moi? je n'ai plus rien... je n'ai rien gardé...

EMMA.

Ah!...

VAN-BRUCK.

Il faudra donc alors, mes amis, que vous me donniez un coin dans votre hôtel...

EMMA.

Ah! disposez de tout.

VAN-BRUCK.

A une condition, c'est que je vous servirai encore à quelque chose... je serai votre intendant... je surveillerai bien vos intérêts... j'y vois clair, Dieu merci, et tant que je vivrai, vous serez heureux, oui, mon cher nev... oui, monsieur le duc.

LUCIEN.

Ah! recevez mes excuses, monsieur... Quoi! vous êtes...

VAN-BRUCK.

Van-Bruck, rentier.

FIN.



PARIS. — IMPRIMERIE DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ,
Rue Saint-Louis, n° 46, au Marais.